TAHAR DJAOUT

Le Dernier Été de la raison

ROMAN

ÉDITIONS DU SEUIL

Le Dernier Été de la raison. Le dernier texte posthume de Tahar Djaout, assassiné à Alger le 2 juin 1993, une fable politique et poétique où éclatent son talent littéraire et sa grandeur d'âme.
Les Frères Vigilants ont pris le pouvoir. Boualem Yekker, un petit libraire, résiste à l'oppression, avec une douce détermination que rien ne fléchit. Les livres, les rêves et les souvenirs d'enfance sont ses armes, l'intelligence, la beauté, la bonté ses espoirs.

« On n'a pas encore chassé de ce pays la douce tristesse léguée par chaque jour qui nous abandonne. Mais le cours du temps s'est comme affolé, et il est difficile de jurer du visage du lendemain. Le printemps reviendra-t-il ? »

TAHAR DJAOUT

LE DERNIER ÉTÉ DE LA RAISON

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VIe*

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Note de l’éditeur

Prédication, 1

Les Frères Vigilants

A quand le tremblement ?

L’été où le temps s’arrêta

Le pèlerin des temps nouveaux

Le Bien dont le Très-Haut a fixé la substance

Le tribunal nocturne

Le Texte ligoteur

Un rêve en forme de folie

L’avenir est une porte close

Le message ravalé

Pour elle nous vivrons, pour elle nous mourrons...

Les thérapeutes de l’esprit

Il faut ne venir de nulle part

Le justicier inconnu

Nés pour avoir un corps

La mort fait-elle du bruit en s’avançant ?

Copyright d’origine

Achevé de numériser

Note de l’éditeur

Tahar Djaout a été assassiné le 2 juin 1993. Quelques semaines avant, lors d’un séjour à Paris, il nous avait annoncé qu’il avait entrepris un nouveau roman, mais qu’il n’en était qu’au tout début.

Le manuscrit que nous publions aujourd’hui a été retrouvé dans ses papiers après sa mort. Il nous est parvenu après bien des péripéties. Il ne correspond pas au sujet qu’il nous avait indiqué. On peut penser que Tahar, de retour à Alger, a décidé de mettre de côté le projet très littéraire dont il nous avait parlé pour se consacrer à un récit plus directement inspiré par l’actualité.

Le manuscrit ne portait pas de titre. Celui que nous avons retenu est extrait du livre.

Nous n’avons pas touché au texte sauf pour corriger des inconséquences mineures.

Prédication, 1

L'Œil Omniscient peut s'allumer à tout moment pour surprendre vos émois, vos manigances, ou vous arracher à votre honteuse conspiration. Il vous replace dans le grand cercle de sa clarté où vous redécouvrez l'évidence anéantissante de votre misère. Vous redevenez alors le lapin tremblant d'inquiétude qui se rencogne devant la certitude rugissante. Vous êtes extrait sans ménagement de l'univers illusoire que vos fantasmes ont aménagé et meublé. La Vérité fond sur vous, tel un rapace implacable ; elle vous inonde, vous illumine, vous perfore de ses rayons. Vous vous sentez percé à jour, terrassé et ligoté. Et en même temps délivré. On vous arrache aux questionnements incongrus, aux doutes qui harcelaient vos nuits, aux angoisses qui nouaient vos tripes. On vous replace, d'une poigne bienveillante mais ferme, dans le giron chaud et protecteur de l'évidence. Le halo qui illumine et guide les théories de vos pairs vous relie comme un cordon ombilical à la mère-vérité et à l'immense et bienheureuse humanité que la grâce a désignée.

Vous cessez d'être seul. A tout jamais. Vous êtes pris en charge dans ce monde-ci et dans celui qui lui succédera. Vous êtes confortablement assis au sein de la confrérie des bienheureux qu'aucun don du Ciel ne dédaigne : une vie limpide que ne trouble nulle question malvenue, un séjour tout de félicité dans ce qui prolonge cette vie.

Finie la dispersion, finis les chemins vicinaux ! Toute chose reviendra à son essence. A quoi bon des livres alors qu'existe, pour toutes les curiosités et toutes les soifs, le Livre ? A quoi bon les inquiétudes et les questionnements douloureux lorsque l'inépuisable sérénité est à portée de coeur ?

Le monde est enfin parvenu à l'équilibre qui aurait dû être le sien, n'étaient les philosophies séditieuses et les interrogations retorses qui ont dévoyé l'esprit des hommes, en les entraînant hors des chemins de l'humilité et de la soumission bienfaisante. L'orgueil est enfin vaincu ! *Le temps vengeur a fini par advenir et souffler, tels des châteaux de cartes, les édifices bâtis sur le mensonge insolent.*

L'Œil peut à tout moment s'allumer. Il aveugle à la fois par sa clarté et par la vérité qu'il épand. Il illumine et confond. Son évidence est comme une meule qui broie la pénombre et l'hésitation. C'est un désir franc comme une épée qui taille dans les chairs vives. Car le halo de la vérité n'admet aucune zone d'ombre où le péché, le doute ou le réflexe honteux peuvent encore trouver refuge.

Il a fallu désherber et sarcler le vieux champ de l'humanité encrassée où abondait la pensée-chiendent, où les mauvaises pousses et les fruits pervers proliféraient. Dans la nécessité et la ferveur de l'action, du sang s'est fatalement répandu, rosée indispensable à la soif du monde qui se lève dans le feu de la rédemption. Le glaive est parfois un outil béni, c'est le simple prolongement de la main bien guidée qu'un ordre supérieur inspire et meut. Le tout est de ne pas reculer, de ne pas connaître l'hésitation. Car le moindre pouce de terrain cédé peut accueillir l'arbre pernicieux qui, de nouveau, présentera ses fruits aux hommes pour le plus irrémédiable de leurs malheurs.

C'est à la racine que le coup a été porté, afin que l'arbre ne prenne même pas, pour que n'émerge pas de la terre sa tête contre nature. Le bras n'a heureusement pas fléchi devant l'action salutaire, il n'a pas été arrêté ou dévié par l'apitoiement inopportun. Ainsi ont toujours agi ceux qui ont ouvert dans la nuit de l'impiété le chemin éblouissant de la croyance. Que nous auraient-ils transmis si leur volonté avait fléchi ? Nous sommes leurs dignes héritiers, leurs continuateurs dans la foi. Nous avons taillé comme eux, sans mollesse et sans concession, dans la chair immonde de l'agnosticisme. Gloire aux forces sagaces qui nous ont épaulés, galvanisés, qui nous ont unis à la victoire !

L'œil peut à tout moment intervenir avec sa rogue magnanimité. Vous êtes alors pareil au chiot terrorisé par la vue ou l'odeur d'un fauve. Vous vous rencognez, la queue basse, l'échine courbe, les flancs agités de tremblements. Vos pauvres secrets sont éventrés comme les ballots d'un vagabond, votre misère se traîne sous le soleil, poignardée de regards hautains. Vous auriez tant donné pour que demain n'advienne jamais avec son cortège de verdicts, pour que toute vie se termine, foudroyée à l'instant. Car l'avenir pour vous a le visage de la honte inlavable. Vous quémandez l'anéantissement, la bienveillance d'un bras inflexible qui assène une paix d'abîme. Vous appelez à grands cris le juste courroux qui vous lamine.

Il faut forger les hommes à l'usage de l'absolu. Et, pour cela, les prendre dès l'enfance. Gommer dans leur cœur le doute et dans leur tête les questions. Le Grand Œuvre est à ce prix, au prix de l'effort inlassable qui accapare les jours et les nuits.

Nous avons tout de même réussi. Gloire à Celui qui nous guide dans le désert sans repères du monde, nous affermit à l'heure du doute, nous éclaire face aux ténèbres de l'adversité. La vue de Son visage – Son visage qui ignore les artifices – est à ce prix le jour des immuables décisions. Nous serons à tout jamais les riverains de Sa bonté.

Serrez vos rangs, hommes visités par la grâce, afin qu'aucun dévoyeur ne s'insinue entre vous, porteur à nouveau du germe du questionnement destructeur. Attisez votre vigilance pour que demeure haut allumé le doux mais redoutable brasier de la foi ! Nous ne serons pas toujours là pour veiller sur vos consciences. L'Œil peut un jour s'éclipser.

Les Frères Vigilants

La route se love ou s'étire, suivant le tracé ouvert dans la roche. Grondements de la mer en furie. Les vagues se ruent sur les parapets puis explosent en écume dont quelques postillons déchiquetés parviennent jusqu'à la route. Celle-ci est totalement dégagée. Quelques voitures doublent comme des bolides sur les tronçons rectilignes.

De temps en temps, une monstrueuse moto verte à gros cylindres se place au niveau d'une voiture dont elle épouse la vitesse. Casque et collier de barbe de rigueur, un Frère Vigilant détaille le véhicule suspecté. Il en scrute l'intérieur. Si d'aventure un couple s'y trouve, il y a de fortes chances que le F.V. invite le chauffeur à serrer à droite et à s'engager sur la bande de stationnement, afin de vérifier, papiers d'identité à l'appui, les liens conjugaux ou parentaux des passagers. Le regard scrutateur s'ingénie aussi à détecter quelque bouteille d'alcool ou tout autre produit prohibé. Ces F.V. sont comme dans un western d'un genre nouveau où ils jouent à collectionner le maximum de scalps de mécréants et de contrevenants aux lois de Dieu.

Des panneaux de signalisation défilent à un rythme régulier. *Nul n'est au-dessus de la Foi. Dieu extermine les usurîers. Malheur à un peuple dont une femme conduit les affaires. Il anéantira nos ennemis. Si tu es malade, seul Lui peut te guérir.*

Une pluie drue se met à tomber. Boualem Yekker accélère pour échapper à un désastre. Il suffit d'une ou deux heures de cette pluie pour que les rues deviennent impraticables : la ville souffre d'un épineux problème de caniveaux qu'elle n'a pas l'air de vouloir (ou de pouvoir ?) résoudre. Boualem pense à une anecdote lue dans son livre d'anglais il y a plus de trente ans mais qu'il garde toujours en mémoire. Quelqu'un rend visite à un Irlandais un jour d'orage ; la pluie pénètre abondamment par le toit vétuste. Pourquoi ne réparez-vous pas votre toit ? demande le visiteur. Par un temps pareil, *answers the Irishman,* mais vous êtes fou ! La personne effectue une seconde visite, en été cette fois-ci, et, se rappelant le toit défaillant, elle suggère à son hôte de le réparer. A quoi bon ? rétorque l'Irlandais, il ne pleut pas.

Dans des situations qui deviennent de plus en plus fréquentes, Boualem Yekker s'efforce d'oublier le présent : il fait appel à des souvenirs, à des images ; il se laisse guider par des mots, véritables bouées de sauvetage qui le ramènent délicatement vers les rivages familiers. Il aime se laisser prendre à la glu de certaines images qui le retiennent, prisonnier volontaire, loin d'un présent à la face macabre.

Boualem s'agrippe voracement à ces images comme s'il sentait que le jour viendrait où aucune évasion, même par l'imagination, ne serait plus permise. Oui, on a souvent l'impression que les jours du rêve sont comptés. Boualem s'applique à ressusciter le plus grand nombre possible de figures et de paysages lointains et lacunaires avant que le chaos devienne sans recours. Il parcourt en tous sens ces images, partagé entre le désir de s'en abreuver goulûment et le désir de les ménager par crainte d'épuiser trop vite la réserve.

Ces moments de rêverie sont autant de mirages rafraîchissants qui adoucissent l'implacable sécheresse du monde. La vie a cessé de se conjuguer au présent. Boualem fait partie de ces personnes atteintes d'une nouvelle maladie : un surdéveloppement de la mémoire. D'ailleurs, chez cette minorité persécutée, la mémoire, à force d'être sollicitée et triturée, s'affole bien souvent : des visages, des lieux, des objets dérivent, fragments soumis à un jeu désordonné d'émulsion ou d'aimantation. Beaucoup d'éléments s'annulent, se recoupent ou se confondent dans un brassage vertigineux. Il arrive un moment où, lorsqu'on sollicite la mémoire pour nous arracher au présent, on ne rencontre qu'un paysage de songe imprécis où les repères se délitent. Une sorte de nuit s'installe où s'agitent les ombres du souvenir. Celles-ci adoptent parfois un profil plus net, comme si elles passaient devant une lumière. Il y a, dans ce tourbillon, des images dont le choc est insoutenable ; elles vous secouent brutalement, vous expulsent de votre rêve et vous rendent, pieds et poings liés, à la réalité implacable.

La pluie est vite passée, même si le ciel conserve une couleur bilieuse. La route est inondée, et l'eau gicle en faisceaux violents sous les pneus. Même sur ce ruban de macadam, la pluie a réveillé des odeurs champêtres telluriques et végétales. Elles émanent en réalité de la bande de terre qui court tout au long de la route. Un F.V. passe à toute vitesse, les roues de sa moto soulevant une crissante gerbe d'eau.

Boualem Yekker associe les odeurs suscitées par la pluie à la beauté. Beauté des êtres et des choses. Des sensations. Beauté de l'art qui nous gonfle de sentiments conquérants, nous soulève et nous fait vibrer. Heureusement que Boualem n'est ni élégant ni talentueux. Cela le met à l'abri de la hargne et de la violence des F.V. Car, dans la nouvelle ère que vit le pays, ce qui est avant tout pourchassé c'est, plus que les opinions des gens, leur capacité à créer et à répandre la beauté. Après les premiers procès publics et spectaculaires intentés aux matérialistes, aux laïcs, aux adeptes de tous les athéismes, les inquisiteurs ne furent pas long à se rendre compte que les personnes qu'ils jugeaient n'étaient que des sortes d'excroissances, l'effet et non la cause, que les racines et le tronc du mal étaient ailleurs, capables un jour de reverdir et de refleurir pour donner d'autres fruits contre nature.

Tant que la musique pourra transporter les esprits, que la peinture fera éclore dans les poitrines un paradis de couleurs, que la poésie martèlera les cœurs de révolte et d'espérance, rien pour eux n'aura été gagné. Pour affermir leur victoire, ils savaient ce qu'il convenait de faire. Ils cassèrent des instruments de musique, brûlèrent des pellicules de films, lacérèrent des toiles de peinture, réduisirent en débris des sculptures, pénétrés du sentiment exaltant qu' ainsi ils poursuivaient et parachevaient l'œuvre purificatrice et grandiose de leurs ancêtres luttant contre l'anthropomorphisme. Il ne fallait pas qu'une figure terrestre rivalise avec Sa Figure, qu'une beauté conçue de main d'homme avoisine Sa Beauté, qu'une passion quelconque concurrence Son Amour éblouissant.

Au passage d'un autre F.V., Boualem se sent soudainement petit et vulnérable, presque pitoyable. Ses secrets, son incongruité s'étalent tout à coup au grand jour. Libraire. Il n'est pas un créateur de questionnement et de beauté, mais lui aussi contribue à diffuser la révolte et la beauté. Il contribue, modeste bûcheron, à alimenter le brasier des idées et des rêves inconvenants. Il se regarde dans le rétroviseur pour s'assurer de sa misère. Oui, sa déchéance est indéniable ; elle est là, bien visible : dans ce front bas et ridé, dans ces yeux inexpressifs et fatigués que protègent des lunettes d'écaille. Un vrai visage de godiche. Il ne peut pas poursuivre plus bas le déchiffrement de sa disgrâce.

Boualem a presque honte de vendre, dans ce monde qui prône le rigorisme et la soumission à un ordre supérieur, des spéculations, des rêves, des fantaisies sous forme d'essais, de romans ou de récits d'aventures. Les

tenants de l’ordre nouveau se sont employés à culpabiliser tous les citoyens pourvus d’un plus par rapport au citoyen-étalon fait d’humilité et de platitude consentie : ceux qui possèdent le savoir, le talent, l’élégance ou la beauté physique sont vilipendés pour leurs « privilèges » et poussés à faire amende honorable pour réintégrer le troupeau des croyants soumis et bienheureux.

Face à l’acharnement des F.V., Boualem est conforté par une chose : l’insignifiance de sa personne, que le rétroviseur vient de lui confirmer une fois de plus. Dans cette ville jadis radieuse, désormais soumise à l’effacement et à la laideur que commande l’ascétisme, dans cette ville transformée en désert où toute oasis a disparu, il est difficile pour les tenants de l’ordre nouveau de voir en Boualem Yekker un ennemi. N’est-ce pas pour cela qu’on le laisse continuer tranquillement son activité de libraire ?

A quand le tremblement ?

Le soleil, en déclinant, étire l'ombre des arbres. Le vent, pareil à un chat sagace, joue avec des papiers et des feuilles mortes qu'il fait tournoyer sur place. Des ombres passent : les gens ont acquis une manière de se faufiler au lieu de marcher.

Boualem Yekker a, depuis maintenant plus d'une année, le sentiment de vivre dans un espace et un temps anonymes, irréels et provisoires, où ni les heures, ni les saisons, ni les lieux ne possèdent la moindre caractéristique propre ou la moindre importance. C'est comme si l'on vivait une vie à blanc en attendant que les choses reprennent leur poids, leurs couleurs et leur saveur. C'est comme si le monde avait renoncé à son apparence, à ses attributs, à ses différentes fonctions, déguisé le temps d'un carnaval.

Ce dont Boualem Yekker souffre le plus, c'est de la solitude. Il est parfois étonné de constater à quel point notre propre vie nous appartient si peu, à quel point elle devient inutile dès lors qu'on se retrouve face à soi-même, libéré des conflits, des servitudes, des inquiétudes ou des joies que nous imposent ou nous procurent ceux auxquels nous lie le destin. Il y a une indomptable panique à se retrouver seul avec le monde.

Maintenant que sa femme et ses enfants l'ont quitté, son existence lui apparaît plus libre mais aussi, ô combien !, plate, privée d'aspérités, d'imprévu et de sens. C'est une sorte de ligne droite angoissante, ou plutôt une figure circulaire qui tourne absurdement, sans le repos d'une brisure ou la perspective d'une ligne de fuite.

Il commence à s'habituer à la banalité de sa vie mais aussi, et surtout, de sa mort. Il peut mourir à tout instant, sans perturber, sans émouvoir. La seule personne à le regretter sera peut-être Ali Elbouliga qui se trouvera privé, en le perdant, non pas d'un compagnon aimé mais d'un repère dans la nébuleuse du quotidien. La librairie de Boualem Yekker est un endroit où Ali Elbouliga passe de très longs moments, ce qui ne gêne aucunement le libraire qui, depuis des mois déjà, ne reçoit presque plus de clients. Les deux hommes restent des heures à discuter ou à se taire, pendant que le faisceau de soleil qui pénètre par un angle de la vitrine, se déplace lentement dans la boutique jusqu'à disparaître dans l'arrière-salle où

s’entassent des ouvrages trop compromettants pour être exposés en vitrine ou sur les rayonnages de la salle.

Quel que soit le thème de la discussion, la grande question qui hante Ali Elbouliga trouve inévitablement sa place à un moment ou à un autre : quand se produira le tremblement de terre ? On devine généralement l’instant où la question va être posée, car elle est souvent précédée d’une manifestation extérieure : Ali Elbouliga cesse soudain de s’intéresser à la discussion ; le regard et l’esprit lointains, il remue nerveusement les lèvres pendant que tout son corps tremble. Puis l’interrogation finit par jaillir, ayant voyagé dans son corps en creusant un chemin ardu et douloureux avant d’atteindre le havre des lèvres. Lorsque la question est formulée, Ali Elbouliga entre dans un grand calme, tel un malade qui s’est trop fatigué et qui est sur le point de s’endormir. Il n’attend évidemment aucune réponse : d’avoir formulé une question si écrasante a épuisé ses énergies et sa curiosité.

Depuis l’instauration de l’ordre nouveau, les visites d’Ali Elbouliga sont devenues beaucoup plus fréquentes, car lui aussi est un paria : il n’accomplit pas les cinq prières, et ses voisins l’évitent avec un mépris ostentatoire. Mais, ce qui le discrédite le plus aux yeux de son entourage, c’est son ancienne appartenance à un orchestre de musique populaire où il jouait de la mandoline, cet instrument au ventre arrondi comme un ventre de femme appelant la caresse.

Aujourd’hui, hormis l’appel impératif du muezzin, toute musique est bannie de la ville. Toutes les choses invisibles et mystérieuses qui se liguent pour rendre la vie plus belle et plus stimulante ont cessé de livrer leurs sucs et de murmurer leurs secrets. Le monde est devenu aphasique, opaque et renfrogné ; il a adopté une tenue de deuil. Il a cessé, sans doute pour punir les hommes de l’avoir meurtri, de distiller ses lumières et ses senteurs parfois tellement éblouissantes – particulièrement certains crépuscules – qu’on ne pouvait les accueillir qu’avec douleur, étourdis, écrasés et perdant l’équilibre et la mesure sous un don aussi généreux.

Maintenant, pendant que, dehors, le vent s’amuse avec les papiers et les feuilles mortes, Boualem Yekker et Ali Elbouliga se retrouvent dans la pénombre de la librairie, semblables à deux parias ou deux comploteurs que la lumière indispose. Ils ont déjà acquis les réflexes d’une peuplade de l’ombre. A l’image de ces bêtes qui hantent la nuit ou les boyaux profonds des villes, ils seront en mesure, dans quelque temps, de se déplacer et même de travailler sans avoir besoin de lumière ; ils pourront se faufiler entre les

meubles sans rien bousculer ou renverser, sans provoquer le moindre bruit ; ils pourront se couler, s'aplatir, épouser les angles, les encoignures. Ils parviendront à se rendre invisibles du peuple arrogant, plein de certitudes, qui hante les rues et le jour.

Ils restent côte à côte, sans rien dire, comme si le mutisme était devenu leur nouvelle condition. Comme si leur destin, désormais, était d'écouter, sans répliquer, les voix porteuses d'une vérité qu'elles clament dans les rues, les stades et les mosquées. Le pays est entré dans une ère où l'on ne pose pas de question, car la question est fille de l'inquiétude ou de l'arrogance, toutes deux fruits de la tentation et aliments du sacrilège.

Le visage énigmatique d'Ali Elbouliga est agité d'un tic nerveux, ses étranges yeux verts se dilatent dans la pénombre. Va-t-il encore parler de l'imminence du séisme ? Ses joues maigres sont mal rasées ; de petites touffes de poils très courts ont échappé ici et là à la sagacité de la lame. S'est-il rasé dans le noir ?

Ce n'est pas le tremblement de terre qui préoccupe Elbouliga.

– La roue de secours est, semble-t-il, en voie d'être interdite. Les nouveaux législateurs interprètent sa présence dans la voiture comme une marque du peu de foi que l'on a dans la capacité du Créateur à nous mener à bon port. S'Il veut nous laisser au milieu du chemin, c'est qu'il l'aura décidé, et l'on n'a qu'à s'incliner devant Sa volonté.

– Il court bien d'autres informations, toutes aussi déroutantes. On aura bientôt, selon les dires, des hôpitaux pour hommes et des hôpitaux pour femmes. Toute personne surprise hors de la mosquée à l'heure de la prière aura à répondre de son délit devant un tribunal religieux. On mettra en vente quelques modèles de costumes que les citoyens devront porter.

– C'est probablement une loi concoctée avec la complicité de quelque haut dignitaire religieux qui se trouve être aussi un magnat du textile.

– On lance comme cela quelques rumeurs pour les laisser faire leur chemin dans la conscience des citoyens, les préparant à toutes les extravagances et à tous les excès.

Une ombre s'approche de la librairie, s'arrête devant la vitrine et regarde les quelques livres exposés. Il arrive parfois que quelqu'un ralentisse le pas ou marque carrément un arrêt, considérant longuement les jaquettes illustrées comme s'il découvrait pour la première fois le miracle des couleurs ; comme s'il devinait, enclos sous les couvertures, un monde de rêves, de ruisseaux, d'arbres, de bêtes sauvages, un monde où la tendresse,

la fantaisie et l'évasion sont permises. Mais les curieux osent rarement entrer. Ils ont peur de s'aventurer dans cet antre d'Aladin, dans ce lieu attirant mais suspect d'où ils ne sortiront peut-être pas indemnes.

L'ombre qui s'est arrêtée devant la librairie s'éclipse sur la pointe des pieds après avoir regardé tout autour d'elle, semblant prendre tout à coup conscience que sa curiosité répréhensible a peut-être été remarquée.

Soudain, Ali Elbouliga se met à trembler, mais la fraîcheur du crépuscule n'y est pour rien : il est traversé par un flux violent, il a l'impression que cette secousse tellurique qu'il redoutait tant et qu'il attendait d'un jour à l'autre a transformé son corps en épicentre. Sa mémoire s'ouvre sous l'onde de choc. La musique le submerge, l'engloutit. La mandoline, l'âme prisonnière des doigts d'Ali, s'est mise à résonner, à roucouler et sangloter. L'insouciance (même s'il s'y insinue un zeste de mélancolie) était maîtresse du monde, et les notes naissaient et montaient sans crainte et sans retenue. Elles disaient le désir violent, l'errance sous des cieux incléments, mais aussi la demeure de l'ami où s'étanchent les soifs et les blessures.

Quand avait-il appris à soutirer à l'instrument autant de rires, de plaintes et d'aveux ? Il ne s'en souvient pas avec exactitude. Il se rappelle beaucoup mieux le visage qui reste pour lui attaché à sa mandoline : le visage osseux et seigneurial du vieux Tayeb aux allures d'ascète distingué. Dans son antre sombre et frais au cœur de la vieille casbah, il fabriquait de petits objets avec du bois, de l'os, des carapaces de tortues. Arrivait-il à vivre de cette activité saugrenue ? Le travail et la subsistance n'avaient pas l'air de constituer sa véritable préoccupation. C'était une sorte de vieux dandy, beaucoup plus soucieux de son élégance que de son bien-être. Dans son antre planait, tenace et lourde, une odeur de kif.

Ali passait devant cette boutique en allant à l'école et en en revenant. Bien souvent, de la musique en sortait. Le vieux faisait-il alterner le façonnement des petits articles d'os ou de bois et le pincement des cordes de quelque merveilleux instrument ?

Un jour, au retour de l'école, Ali se tint à l'entrée de l'échoppe, figé, hypnotisé par la musique. Lorsque le vieux s'arrêta de jouer, Ali était toujours là, fasciné, incapable d'esquisser un mouvement. Ce n'est que lorsque le musicien lui fit signe d'entrer que ses jambes retrouvèrent leur souplesse. Le vieux lui mit la mandoline entre les mains, s'employa à guider ses doigts. Ali était suffoqué par l'épaisseur de la fumée et par les relents qu'elle répandait.

Il revint à plusieurs reprises, et ses doigts, peu à peu, se familiarisèrent avec les cordes ; ils devinrent plus doux, caressants. Ils apprirent à trouver tout seuls, sans le concours des yeux, les pistes complexes des cordes, celles qui conduisent au cœur des notes, qui suscitent les plaintes langoureuses, libèrent le rire prisonnier, attisent des désirs de danse ou des soifs de partir très loin...

Maintenant, les yeux fermés, en dépit de la pénombre épaisse qui aurait pu l'en dispenser, il déserte le monde qui l'entoure et réintègre cette ère clémente. La mandoline résonne dans sa tête. Ali Elbouliga revoit, si proche qu'il pourrait la toucher en tendant la main, son enveloppe d'enfant, sa chrysalide défigurée et anéantie par le temps. Il est tout à son instrument. Il a le visage ébloui, sans cette concentration, crispée jusqu'à être douloureuse, de ses débuts. Il a cessé depuis longtemps de se colleter avec sa mandoline : il en est devenu le frère et le complice. Aucun effort n'est plus nécessaire pour que l'accord s'établisse entre le cœur de l'un et le cœur de l'autre. Ils n'ont pas besoin de lumière ou d'un chemin balisé pour se retrouver : il suffit de tendre la main, de lancer les doigts dans le noir pour que la communion s'établisse.

En dépit du temps écoulé, l'émotion est toujours là, recouverte mais prête à rejaillir, bravant la rigueur des jours nouveaux, bravant les slogans et les pancartes qui invitent à anéantir tout ce qui engendre l'émoi impur, à faire du monde ici-bas le royaume de la dévotion.

L’été où le temps s’arrêta

Boualem Yekker dénomme cette saison-là le dernier été de la raison. Parfois, le dernier été de l’histoire. En effet, le pays a ensuite tourné en roue libre, est sorti de l’histoire.

Cet été-là fut donc le dernier. Car, après, le temps devint sans saisons et sans nuances. Il s’était mué en tunnel dont on ne voyait guère le bout. Le ciel avait, depuis, renoncé à sa luminosité ; le soleil avait cessé de caresser sensuellement et de taquiner des corps alanguis, il avait cessé de répandre son or pour saluer le jour qui naît et d’éclabousser de son sang le jour qui nous abandonne.

Cet été-là avait été celui des agressions, mais aussi des défis. Depuis quelque temps, des brigades de rédempteurs illuminés faisaient des incursions sur les plages, rendant la vie difficile aux estivants, allant jusqu’à les agresser physiquement. Les femmes qui se baignaient seules étaient des proies indiquées : elles furent traquées, conspuées, molestées. Une véritable psychose s’installa, et certaines plages demeurèrent vides une bonne partie de l’été. Mais tout le monde n’avait pas abdiqué. On pouvait encore résister pour peu qu’on en ait le courage et qu’on en accepte les conséquences.

Boualem Yekker était de ceux qui avaient décidé de résister, de ceux qui avaient pris conscience que lorsque les hordes d’en face auraient réussi à répandre la peur et à imposer le silence, elles auraient gagné. Cet été-là donc, il fit, comme les années précédentes, ses préparatifs pour le camping. Sa fourgonnette, qui servait toute l’année à transporter de gros paquets de livres, se mettait elle aussi en fête, se transformait en caravelle cinglant allégrement vers les vacances.

L’équipage se composait de Boualem, sa femme Soraya, sa fille Kenza, son fils Kamel et la chienne Belka. La famille avait choisi, sur la côte est, à proximité de B., un endroit peu fréquenté découvert quatre années auparavant et qui leur avait déjà servi à deux reprises de lieu de campement. C’était à proximité du phare du cap S., dans un site de rêve, entre mer et montagne, entre roches mordues par l’eau et sapins dégringolant pentes et raidillons. Dans la direction du rivage, un chapelet de roches blanches, pareilles aux vertèbres géantes d’un monstre préhistorique. A côté, un quai

de fortune et une cabane vétuste, vestiges du temps où la relève dans le phare s'effectuait par voie de mer. Un peu plus loin, deux flots pierreux dont l'un supporte un brouillon de végétation.

Ces merveilles constituaient l'horizon quotidien des campeurs qui, pour diversifier et enrichir leur provision d'images, prenaient souvent la fourgonnette pour explorer les environs. Ils poussaient leurs pérégrinations jusqu'à hauteur des îles H., qui se détachaient au lointain, dans le bleu interminable et tranquille.

La plage, quant à elle, protégée par un haut talus et une rangée de pins, était un endroit rêvé pour le camping. La tente avait été plantée à une cinquantaine de mètres de la vague. La famille Yekker passa ainsi, loin de la capitale déjà envahie par des bandes prêchant la violence, trois semaines fastes où le seul point noir avait été le marathon que représentait l'approvisionnement dans le plus proche village croulant sous les estivants et les colonies de vacances. Il fallait se bousculer pour le pain, pour les légumes, pour les biscuits, pour l'essence.

Boualem se rappellerait par la suite avec une extrême précision ce jour – un 1er septembre – qui devait clore leurs vacances. On aurait dit que la nature elle-même avait tiré un trait brutal sur la joyeuse insouciance de la veille. Lorsque, de bon matin, les Yekker sortirent de leur tente, la mer, le ciel et la terre rivalisaient dans l'étalage de leur colère et de leur tristesse.

La mer présentait une surface tumultueuse où se découpaient, lanières gigantesques, trois épaisses bandes, allant d'un bleu antimoine jusqu'à un vert bilieux. Le vent bousculait dans le ciel un troupeau paresseux de nuages : quelques-uns opaques, d'autres translucides, formes menaçantes, bonhommes ou loufoques. Des constructions fantaisistes s'esquissaient puis se défaisaient. Dans les déchirures qui en résultaient, des flots de soleil s'épandaient. Les ombres projetées par les nuages étaient comme des béances dans la terre.

Boualem, accompagné de son fils, était allé faire un tour dans les champs, une sorte de visite d'adieu à ce lieu attachant, à ce havre de quiétude. L'endroit avait fini par faire partie de leur vie, il incarnait même la face la plus insouciante et la plus déliée de cette vie. C'était une enclave de sérénité dans le pays chaque jour plus englué dans l'extrémisme et la violence.

Les champs, humectés par la pluie légère qui était tombée à l'aube, dégageaient une odeur d'humus. Le père et le fils marchaient en silence

dans les herbes hautes et sèches. La pluie n’avait été d’aucune utilité pour les racines et les tiges ossifiées par la canicule, où aucune nervure ne battait, où aucune fibre vivante ne frémissait : c’était comme si l’on s’était ingénié à abreuver d’eau un squelette.

La chienne les avait suivis à distance, puis elle les avait rattrapés. Maintenant, elle trottinait devant eux, d’une allure désordonnée, faisant des allées et venues pour répondre à sa curiosité. Ses flancs, son ventre et ses pattes étaient constellés de petites graines sèches et adhésives, minuscules hérissons lovés dans l’épaisseur soyeuse. Les pantalons aussi avaient récolté leur part de crampons végétaux, de petites flèches empennées. Celui de Kamel, de couleur claire, était tout maculé de traînées boueuses, que les tiges poussiéreuses mouillées traçaient dans tous les sens.

La pluie s’était remise à tomber doucement, et les deux promeneurs coururent s’abriter sous le feuillage en parasol des oliviers qui s’alignaient à moins de cent mètres. Ils levèrent sur leur parcours un couple de tourterelles qui s’envolèrent bruyamment, dans une vibration de rémiges. Lorsqu’ils s’arrêtèrent sur le rebord d’un ruisseau à sec, l’adolescent poussa un cri : deux fouines folâtraient en bas, se taquinant et roulant dans la terre picotée par la pluie. Tout à coup, réalisant la présence humaine, elles interrompirent leurs ébats et s’enfuirent dans un fourré.

Le cœur des deux hommes bondissait d’allégresse : ce spectacle simple et sauvage constituait une vraie merveille. C’était la première fois de leur vie que l’un et l’autre voyaient des fouines. La chienne avait disparu, et les deux hommes trouvèrent étrange que ce ne soit pas elle qui ait débusqué les deux bêtes sauvages. Avant qu’ils ne parviennent aux oliviers, la pluie avait cessé. Boualem leva les yeux au ciel. Un faucon, les ailes immobiles, se laissait porter par le vent, dérivant parmi les nuages grisâtres.

Tout, aujourd’hui, annonçait l’automne, sa lumière tendre et bienveillante jusque dans sa tristesse, ses couleurs qui se reposaient d’avoir trop dansé, brillé et chatoyé durant les deux saisons précédentes. La nature allait bientôt déposer son armure flamboyante, ôter ses vêtements de parade pour passer une tenue d’intérieur, plus intime et plus modeste.

Les deux hommes revinrent au campement. Les préparatifs pour le retour se réglèrent en peu de temps. Mais la famille s’attardait à regarder la mer démontée, agitée par le vent d’est. Kamel avait appris, au contact de quelques pêcheurs, que ce vent qu’ils appelaient trois-six-neuf ne

s’arrêterait que dans trois jours au moins, sinon dans un nombre de jours multiple de trois.

Ce fut sur la route, une cinquantaine de kilomètres avant d’arriver à la capitale, qu’ils se heurtèrent à un barrage inhabituel dressé par de jeunes hommes barbus, accoutrés comme des guerriers afghans mais avec une pointe de fantaisie constituée par le mariage de tennis haut de gamme et de pyjamas, de gandouras et de vestons en cuir. Munis de gourdins, de sabres mais aussi de pistolets automatiques et même de pistolets-mitrailleurs, ils arrêtaient les véhicules, regardaient à l’intérieur, s’attardant sur la tenue vestimentaire des passagers, particulièrement celle des femmes.

Deux voitures avaient été contraintes de se garer, et leurs passagers, sommés de descendre, étaient en discussion animée avec des barbus menaçants qui semblaient en vouloir principalement à trois jeunes femmes dont la tenue de plage était à peine dissimulée par une robe transparente.

Bien après avoir dépassé le barrage, Boualem Yekker tremblait encore d indignation. Sa gorge était serrée par un amer sentiment d’impuissance. Ce qui était le plus accablant, c’était cette lâcheté paralysante qui s’était emparée de tout le monde, lui-même ne faisant pas exception.

Le pèlerin des temps nouveaux

L’une des rares traces qui rappellent encore l’ancien régime, ce sont ces lampadaires qui demeurent allumés, jalonnant les rues de leurs yeux timides, offusqués par la splendeur du soleil.

Boualem Yekker regarde les boules orange, fruits anachroniques éclos au faîte des poteaux. Il se demande quel service précis s’occupe de la gestion de l’éclairage, combien coûte à ce qui était la République, et qui se dénomme aujourd’hui la Communauté dans la Foi, ce gaspillage d’énergie. Il se plaît à se procurer ainsi, de temps à autre, un sujet de réflexion, un thème de diversion qui le projette loin du présent.

Il essaie de ne pas penser à ce qui peut l’attendre au bout de son parcours. Ce lot de livres qu’il va chercher, le trouvera-t-il en fin de compte ? Il existe un circuit semi-clandestin, alimenté par une filière possédant des ramifications à l’étranger, où l’on peut s’approvisionner en publications « profanes ». Mais, outre que les quantités mises en circulation sont insuffisantes, la conversion parallèle de la monnaie locale en devises ainsi que les différentes taxes de transaction rendent le livre quasi inaccessible. Un ouvrage de Maupassant, de Steinbeck, de Mohammed Dib ou de Hermann Hesse coûte la moitié de la mensualité d’un manœuvre. Les services de contrôle de la Communauté tolèrent les irrégularités de ce circuit, d’abord parce qu’il est très marginal, ensuite parce qu’il pénalise financièrement les amateurs de lectures « inconvenantes ». Du moment que la pudique Communauté ferme les yeux sur le commerce de la drogue et sur la prostitution, elle peut bien se montrer large à l’endroit de lecteurs retors mais inoffensifs. Même aux siècles où la Foi était à son faîte et illuminait, astre sans rival, le monde animé de dévotion, n’a-t-il pas existé une littérature dépravée célébrant le corps et la boisson, suscitant le doute et le questionnement, une littérature dont certains esprits mal intentionnés ont exagéré l’importance, la plaçant sur un piédestal afin qu’elle éclipse l’autre littérature, celle qui est tout entière dévolue à la célébration du Créateur et à l’explication de Sa Parole ?

Boualem Yekker a oublié les globes orange des lampadaires. Il pense aux derniers jours de la République, juste avant les élections législatives,

lorsque les différentes formations politiques en lice s'affrontaient sur l'écran de télévision. Interrogé sur ses lectures, l'homme qui, aujourd'hui, occupe les fonctions de Vizir de la Réflexion, répondit qu'il s'interdisait de lire autre chose que le Texte Sacré ; que les romans, essais et autres divagations perverses ne sont que fatuités qu'il dédaignait et auxquelles il réglerait leur compte le jour où le Très-Haut, qui détient le secret des hiérarchies, lui en offrirait l'occasion. Boualem Yekker ne put, à l'époque, s'empêcher de considérer l'abîme le séparant – lui qui, de Platon à Kawabata, en passant par Mohammed Iqbal, Kateb Yacine, Octavio Paz et Kafka, a lu un millier de livres ou plus – de cet homme qui, n'ayant jamais compulsé un livre, aspirait à gouverner le pays. Et qui le gouverne aujourd'hui.

La route est dégagée. Les nouveaux horaires de travail, réglés par le rythme des prières, ont créé de nouvelles habitudes de circulation : des encombrements à des heures indues, une fluidité du trafic à des moments inattendus. Autre aspect des nouvelles moeurs : les grosses Mercedes garées en file à proximité des mosquées. Les millionnaires de tout poil se sont découvert une ferveur pieuse. Ils viennent acquérir à peu de frais, dans la chaleur de la foule croyante, une respectabilité qui efface tous leurs agissements et qui blanchit leur argent.

Boualem Yekker aperçoit, caché jusqu'à mi-corps par une haie de voitures en stationnement, un jeune homme qui fait du stop. Il se rapproche de lui en ralentissant, se disant au fond de lui-même qu'il va peut-être commettre un acte imprudent. Il a, en effet, par mesure de sécurité, cessé de prendre en stop des inconnus. Car des citoyens, libres penseurs, intellectuels qui se sont prononcés contre l'instauration du régime communautaire, agnostiques identifiés, sont encore recherchés par les milices des Frères Vigilants. Et Boualem Yekker, qui sait que son activité de libraire ne tient qu'à un fil des plus minces, préfère éviter de se faire voir en compagnie d'une personne suspectée, comme il prend soin d'éviter le commerce de gens (les espions et les provocateurs pullulent) capables de lui créer des complications.

Pourquoi alors s'arrête-t-il cette fois-ci ? Il ne peut se l'expliquer. Sont-ce l'air misérable du jeune homme, son attitude de noyé appelant au secours qui ont déterminé Boualem à s'arrêter ? Son imagination, en pleine ébullition, lui aurait-elle joué un tour, en lui présentant l'auto-stoppeur sous une apparence qui n'est pas la sienne ?

Le jeune homme, qui boite très fort, s'approche de la voiture en clopinant et monte à côté de Boualem Yekker. Il arrange sa gandoura sous ses jambes, comme font les femmes avant de s'asseoir, puis tend la main en disant :

– Que Dieu te récompense en bienfaits.

Ils restent quelque temps silencieux. Des questions se bousculent dans la tête de Boualem Yekker. A-t-il bien agi en embarquant cet individu ? Va-t-il lui faire la conversation ou laisser les choses venir ? Ne va-t-il pas plutôt rattraper son étourderie et chercher un subterfuge pour se débarrasser du passager au plus vite ?

Les deux hommes s'observent à la dérobée, muets, comme si le premier mot qui allait être échangé entre eux devait avoir des conséquences draconiennes et qu'aucun des deux n'osait prendre sur lui de le prononcer. Boualem Yekker finit par se dire qu'en hôte bien élevé c'est à lui de mettre à l'aise son passager en entamant la discussion, brisant ainsi ce mur de glace. Un passant vient inopinément à son secours, en jaillissant d'une ruelle adjacente et en traversant à toute allure. Boualem appuie brutalement sur le frein, dans un violent crissement de pneus. Il dit en s'efforçant de dominer sa colère :

– Les gens ont perdu toute habitude citadine. Ils ne savent plus ce que c'est qu'un passage piéton. Ils traversent n'importe comment, au mépris de tout règlement, comme s'ils évoluaient en plein désert parmi des montures indolentes.

– Il ne faut pas mépriser le désert. C'est le lieu de toutes les Révélations. C'est le berceau des prophéties.

– Les personnes de votre âge devraient, à mon sens, s'intéresser à d'autres choses qu'aux prophéties.

– Et à quoi donc, s'il vous plaît ?

– Il y a tellement de centres d'intérêt : le sport, l'art, la science, la cuisine.

– La cuisine est affaire de femmes. L'art n'est que tentative prétentieuse et impie de rivaliser avec Son Œuvre. Quant à la science, n'est-elle pas tout entière contenue dans Son Omniscience ? Tout savoir trouve sa source dans notre religion.

– Vous avez fait des études ?

– Bien entendu. Je suis parvenu jusqu'à l'année du bac. Je suis doué en théologie et en littérature arabe. Ce sont les langues étrangères et les sciences profanes qui ont fermé devant moi les portes de l'université.

– Vous avez tout de même entendu parler du théorème de Thalès et du théorème de Pythagore. Ce sont là des formules établies bien des siècles avant Jésus-Christ, donc encore plus de siècles avant que notre religion n'apparaisse.

Le jeune homme ne réplique pas. Il tourne la nuque au conducteur et regarde par la vitre baissée comme pour quêter une réponse au loin. Une femme, vêtue de noir mais le visage et la tête découverts, s'avance vers eux sur le trottoir. Lorsqu'ils l'ont dépassée, le jeune homme vitupère :

– Il reste encore du travail à faire pour ramener ce peuple dans le droit chemin. L'impudeur s'étale au grand jour sans que personne la réprimande.

– Vous vous sentez donc concerné par le comportement de chacun ?

– Notre Prophète – le Salut et la Prière de Dieu soient sur Lui – n'a-t-il pas dit : « Chacun de vous est un berger, et chaque berger rendra compte de son troupeau » ?

– Et le troupeau que vous gardez, c'est l'immense troupeau de l'humanité ! N'est-ce pas un peu trop pour vous ?

– L'humanité est en effet un troupeau qui patauge dans le purin du stupre et dans les ténèbres de l'agnosticisme. Nos efforts ne seront pas inutiles pour lui faire retrouver la lumière. Pourquoi avez-vous l'air si sceptique sur les chances du Bien à triompher ? Vous êtes donc habité par le doute ?

– Je ne fais que discuter avec vous. Je suis un vieux solitaire, et je me montre assez bavard et même assez agaçant chaque fois que je tiens sous la main un homme compréhensif comme vous, qui montre des dispositions à m'écouter.

– Vous n'avez donc pas de famille ?

Boualem Yekker garde le silence. Il revoit cet après-midi où le fil distendu avait fini par se rompre. Sa femme se tenait devant lui, habillée de noir de la tête aux pieds, corps nié et gommé par un tissu raide et austère. Son désir de survivre exsudait avec violence de ses yeux qui, seuls, étaient épargnés par le tissu en forme de suaire. Les enfants s'étaient rangés du côté de leur mère ; eux aussi ne désiraient pas mener une vie de réprouvés et de parias ; ils étaient disposés à se priver des sucs et des défis de la vie réelle pour se conformer à la nouvelle norme et continuer à exister sous l'ordre nouveau, implacable et castrateur. Il convenait d'agir à l'instar de tous les voisins : laisser pousser sa barbe, arborer une gandoura, faire montre d'une piété débordante. Mais Boualem avait été inébranlable : il repoussait de toutes ses forces ces concessions mutilantes ; il avait une trop haute idée de

la vie pour se contenter de son ombre, de son enveloppe et de ses épluchures. Il était déterminé à tout braver : le mépris, la solitude, les vexations, pour continuer à honorer les choses et les idées auxquelles il croyait. Et la cassure, fatale, se produisit.

Le jeune auto-stoppeur prend toutes ses aises. Il se renverse sur le siège, les jambes étendues horizontalement, calées juste sous la boîte à gants par les pieds chaussés de sandales. On dirait qu'il vient d'établir de façon irréfutable les preuves de sa supériorité sur cette personne à laquelle, quelques instants seulement auparavant, il était redevable de l'avoir ramassé sur la route. Ce monsieur, dont il eut la faiblesse de penser qu'il avait agi par amour du Bien, n'est sans doute qu'un de ces cyniques adorateurs de la pensée matérialiste – car il subsiste, bien évidemment, des adeptes de l'impiété dans le pays qui a retrouvé la voie de Dieu. Le jeune homme décide de se montrer implacable, car le triomphe du Bien l'exige !

– Excusez-moi, mon oncle, mais vous me semblez envahi par le désarroi de ceux à qui la foi fait défaut. Je m'excuse par avance, car j'espère m'être trompé.

– Mon fils, il est risqué de s'instituer juge des autres, car on se méprend plus souvent qu'il n'est permis.

– Celui qui prêche la vérité ne se trompe pas, il rencontre souvent l'adversité, mais l'erreur n'est pas sur son chemin.

Cette certitude fichée comme un roc, devenue aujourd'hui la base de tout raisonnement, lui remet en mémoire quelques-unes des dernières discussions qu'il eut avec son fils. Kamel, travaillé au corps par le milieu scolaire et le quartier, avait fini par succomber sous la pression. Il rejoignit, tête basse, le troupeau parqué dans la prairie des certitudes. Il refusait d'être marqué au fer rouge et, pour cela, prit le parti de jouer le jeu. Il avait déclaré clairement qu'il n'avait pas besoin d'un père qui le désignerait aux sarcasmes et au pilori...

Le zélé passager, se sentant maintenant investi d'une mission, revient à la charge.

– Nous nous sommes durement colletés avec la toute-puissance du mensonge. Nous n'avions même pas cru que nous allions un jour triompher. Le Très-Haut nous a épaulés. Il faut que nous nous montrions dignes de Son assistance en répandant partout Ses lumières.

– Tu n'es pas fiancé ? lui demande Boualem qui éprouve tout à coup le besoin de passer au tutoiement.

Son vis-à-vis rougit comme s’il avait été pris en faute.

– Ce sont là des choses trop personnelles et dont on ne parle pas en public.

– Tout ce qui est essentiel est donc frappé du sceau de la honte dans votre congrégation ?

Le jeune homme a l’air désarçonné. Il semble soudain préoccupé. Il regarde tout autour de lui.

– Je voudrais descendre là-bas, en face du marchand de légumes, dit-il nerveusement.

Avant de quitter la voiture, il se penche vers Boualem et lui souffle au visage, d’un air mi-désolé mi-menaçant :

– Crains Dieu, ô homme auquel ses cheveux blancs n’ont pas apporté la sagesse et le repentir. Le châtiment sera terrible et sans fin.

Puis il s’éloigne en clopinant mais d’une allure décidée, comme s’il s’avançait à la rencontre d’un grand moment de l’histoire.

Le Bien dont le Très-Haut a fixé la substance

La première pierre à l'atteindre a été lancée par une fille. Douze ans, pas plus. Mais une fille déjà mûre, une personne du temps présent, installée dans la logique limpide de l'exclusion et de la lapidation. Au fond de son petit cœur, elle n'a rien à se reprocher. Elle est du côté du droit nouveau : celui qui vous permet d'exclure sans remords ceux qui n'ont pas vos convictions.

Boualem Yekker sort de la librairie juste pour se dégourdir les jambes et jeter un coup d'œil sur l'extérieur. Il n'a pas eu, de toute la journée, le moindre client ou la moindre visite. Fatigué de la position assise ainsi que des va-et-vient entre le bureau-caisse et les rayonnages, il a voulu respirer le grand air. C'est comme si on l'avait attendu depuis longtemps, en un savant traquenard. Car la pierre arrive immédiatement. Elle est suivie d'une deuxième, puis d'une troisième. Ensuite les tireurs, arrogants et agressifs, se montrent, le bravant de loin par des moulinets de bras et des cris rauques et belliqueux. Avant que le groupe ne disparaisse par une ruelle descendante, la fille, qui a l'air de posséder l'initiative et le commandement, hurle en se hissant sur la pointe des pieds :

– Que Dieu t'anéantisse, mécréant !

La pierre ne lui a pas fait de mal, l'ayant atteint à l'épaule où elle a été amortie par l'épaisseur de la veste côtelée. Il hésite un instant, pris du désir de les poursuivre ou, tout au moins, de leur rendre d'ici leurs menaces. Mais il ne fait rien. Il rentre tranquillement dans la librairie, comme si rien n'était arrivé. Il se demande néanmoins si ces précoces persécuteurs agissent de leur propre gré de futurs citoyens exemplairement rédempteurs ou s'ils sont inspirés par quelque adulte.

Il y a exactement cinq jours, il a trouvé le pare-brise de sa voiture en miettes et un pneu lacéré au couteau – dégâts d'autant plus irréparables que ces pièces ne sont pas disponibles sur le marché régulier, qu'il faut des semaines de recherche, de contacts et de tractations pour arriver à se les procurer. Sont-ce les enfants d'aujourd'hui qui ont pratiqué ce vandalisme ? Il ne peut que conjecturer, mais il sait que ces adolescents qu'on fanatise

dans les mosquées, qu'on dresse à sauter à la gorge comme des dobermans, sont capables de tout, du sacrifice comme du crime, de l'abnégation comme de la terreur. Ils portent en eux la mort, prêts à la donner ainsi qu'à la retourner contre eux-mêmes sans le moindre sourcillement. Le responsable théologicopolitique qui dirige le pays n'a-t-il pas déclaré il y a quelques jours à la télévision : « Ce que nous voulons, ce n'est pas le pouvoir mais le martyre » ? Il a aussitôt ajouté : « Notre seul rêve terrestre est d'ouvrir à la lumière ce que les ténèbres claquemurent. On ne peut pas contoumer les ténèbres, ce serait faillir à notre mission qui consiste à les éclairer. Des hommes veulent continuer à vivre à l'intérieur de nos frontières tout en refusant d'être éclairés. Avons-nous le droit devant Dieu de laisser ces hommes embourbés dans le cloaque de l'erreur ? »

Les enfants sont devenus les exécutants aveugles et convaincus d'une vérité qu'on leur présente comme supérieure. Ils ne possèdent rien sur cette terre : ni biens matériels, ni culture, ni loisirs, ni affection, ni espoirs ; leurs horizons sont obturés. Ils sont prêts à tuer et à mourir. A quoi bon vivre, leur explique-t-on, alors que la véritable existence les attend ailleurs, hors de ce monde d'injustice et de péché, une existence qu'ils ne devraient surtout pas compromettre par leurs hésitations ou leurs « désobéissances » ici-bas ? Ils doivent servir la Vérité, transgresser les barrières de la loi humaine arbitraire et fallacieuse pour atteindre et servir la vraie morale, celle qui échappe au temps et aux conjonctures parce qu'elle est l'émanation du Bien dont le Très-Haut a fixé une fois pour toutes les contours et la substance.

Boualem Yekker n'arrive plus à trouver le réconfort auprès des livres qui l'entourent. Quelque chose a été rompu en profondeur. C'est comme s'il découvrait soudain une fissure irréparable séparant son corps livresque de son corps de chair. C'est ce dernier qui accueille les pierres de l'injustice et de la haine, qui se tord de douleur ou gémit. Le premier corps est assimilable à une tête qui se balade sur les nuages, dans des contrées avantageuses où les paysages n'agressent pas, où les pierres ne blessent pas.

Passé la première indifférence qui est due à la surprise, son corps se prend à trembler d'indignation. Les livres ne le protègent plus, car eux aussi sont désavoués et humiliés par le système de valeurs et l'ordre nouveaux. Boualem Yekker se retrouve dans l'impuissance, rage et larmes ravalées, d'un enfant qui voit son père humilié subir en silence l'humiliation. Les livres ont pourtant ébranlé le monde, l'ont secoué comme un arbre qu'on

force à livrer ses fruits ! En regardant les rayonnages, Boualem Yekker éprouve l'impression navrante que les livres ont renoncé à leur impertinence, qu'ils sont devenus des comparses rasant les murs. Ils se sont voilé le visage. De honte et de dépit. Boualem n'arrive plus à repérer ses compagnons les plus indéfectibles, ces épais volumes reliés qui viennent d'un temps ancien, qui accumulent les siècles et les années sans rien perdre de leur vigueur et de leur perspicacité.

Voilà qu'on vient de le chasser à coups de pierre de ces volumes à l'odeur et au grain familiers et reposants, l'odeur de la sagesse percutante, le grain de la peau sur laquelle ont passé, sans l'altérer, tant de jours et tant d'attouchements.

Les enfants le laisseront-ils en paix ou reviendront-ils tantôt, chargés de la même hargne et de pierres encore plus blessantes ? Ses sens sont en éveil, survoltés. Il attend, semblable à une bête à l'affût, insensible à la durée, comme si le temps était dérisoire face à l'importance de la proie.

Tout à coup, il entend un bruit. Un bruit véritable et non une invention de ses sens gagnés par le délire. Ses nerfs sursautent comme si on les avait mis à nu. Il ne sait quel comportement adopter ; il a peur de ne pouvoir se dominer. Va-t-il sortir de ses gonds au risque de se montrer ridicule, voire de commettre un acte regrettable, ou va-t-il baisser l'échine, buvant l'humiliation jusqu'à la lie ?

Le bruit – un bruit de pas – se rapproche. Ali Elbouliga pousse lentement la porte. Boualem Yekker se retient de lui sauter au cou. Il est tellement content de trouver un allié dans ce moment d'adversité. Sa peur et sa nervosité s'évanouissent. Le monde retrouve un visage humain.

Son émotion l'empêche de parler, les mots et les pensées se bousculent dans sa tête comme un troupeau paniqué. On voit pourtant qu'il est heureux, qu'une flamme l'illumine de l'intérieur, qu'un flux bienfaisant le parcourt. Ne pouvant tenir en place, il se lève à la rencontre d'Ali Elbouliga – ce qu'il n'avait jamais fait. Il se retient à temps de lui donner l'accolade, ce qui aurait surpris, voire affolé le pauvre Elbouliga qui aurait peut-être cru à un accès de folie de la part du libraire.

Boualem Yekker, sans un mot, se dirige vers un rayonnage où il s'applique à regarder quelques titres, comme pour faire croire à Elbouliga qu'il ne s'est pas levé pour lui. Ayant domestiqué son émotion, il revient s'asseoir derrière le minuscule bureau.

Ali Elbouliga dit de sa voix basse, à peine perceptible :

– J’ai appris qu’on établit pour chaque quartier des listes de personnes à neutraliser ou à châtier, d’activités à enrayer et de commerces à fermer. Cela touche, semble-t-il, tout et tout le monde : des artistes, des professeurs, des clubs sportifs, des restaurants qu’on soupçonne de servir de l’alcool en douce, des hôtels jugés immoraux, des librairies.

– Cela fait longtemps que les comités de bienséance ont entamé ce genre de recensement. C’est une occasion rêvée pour des règlements de comptes. Les nouveaux gouvernants sont très inventifs en matière d’absurdités.

Debout sur un escabeau, Boualem Yekker manipule quelques livres et les change de place, juste pour s’occuper et s’éloigner un peu d’Ali, car il sent qu’il va lui avouer quelque chose qu’il ne pourra pas lui dire en face, de peur qu’Ali ne voie ses lèvres trembler et son visage se tordre de tics nerveux.

– J’ai été aujourd’hui l’objet d’une agression, finit-il par articuler d’une voix monocorde, calme mais blanche.

– Quel genre d’agression ?

– Des enfants m’ont attaqué.

– Des enfants que tu connais ?

– Je n’en suis pas tout à fait sûr. Ces derniers temps, à trois reprises, des enfants se sont arrêtés devant la vitrine et se sont mis à regarder les livres. J’étais chaque fois transporté de joie, car cela faisait bien longtemps que je n’avais pas vu pareil spectacle. Dès que je sortais, dans le but de demander aux enfants si je pouvais les aider dans leurs recherches, ils prenaient la fuite. Sont-ce ces enfants-là qui m’ont attaqué ? Ils étaient trop loin pour que je puisse en juger.

– Tu ne dramatises pas un peu ?

– J’ai surtout peur qu’ils reviennent pour casser la vitrine.

– Les enfants sont très impliqués dans l’œuvre « civilisatrice » que les nouveaux maîtres du pays entreprennent. Ils secondent souvent les adultes dans des travaux de volontariat, des missions de propagande et même dans les opérations punitives.

– J’espère qu’ils ne vont pas revenir. Car je ne sais vraiment pas comment je réagirai. Je ne peux pas rester passif devant la violence et l’injustice – surtout lorsqu’elle s s’exercent contre moi.

Dehors, la lumière a perdu de son éclat, s’est adoucie jusqu’à devenir terne. Il fait presque sombre dans la librairie. Mais Boualem Yekker se garde d’allumer. Aujourd’hui, contre toute attente, la présence d’Ali

Elbouliga le soulage et le réconforte mais il ne voudrait pas voir son visage – pas plus qu’il ne veut être vu de lui.

Le tribunal nocturne

Dès qu'il s'engage sur la bretelle d'autoroute menant vers le centre de la capitale, Boualem Yekker, qui voit la masse compacte de la ville dégringoler vers la mer, est frappé par l'aspect des immeubles. Ils se dressent de guingois. Y aurait-il eu un tremblement de terre pendant son absence ? La chose paraît invraisemblable, car il en aurait entendu parler par la radio (il regarde très rarement la télé). Il remarque aussi, avec une extrême surprise, que le tracé de cette route qu'il connaît si bien a subi quelques innovations : ainsi, l'axe qu'il emprunte le mène tout droit vers le port alors qu'il devrait contourner la ville au sud.

Se peut-il qu'une cité se métamorphose en l'espace de quelques jours ? Le flux des voitures est fantasque : parfois la route est vide, et parfois les autos y déboulent en rangs serrés. On dirait qu'elle est commandée par un de ces appareils de jeux électroniques qui créent la profusion ou la vacuité, suivant les manipulations.

Soudain, Boualem Yekker est obligé de ralentir. Un bouchon interminable s'est formé devant lui ; il ne peut, en dépit de ses efforts, en voir le bout. Son ralentissement progressif ne tarde pas à se transformer en immobilisation. A l'image de nombreux conducteurs qui sont déjà en conciliabule, il descend de voiture afin de s'informer. Il s'approche d'un groupe. A son grand étonnement, les hommes discutent d'un sujet qui n'a rien à voir avec leur situation : l'un vante la qualité de l'huile d'olive d'Akbou, en Petite Kabylie ; l'autre défend les vertus d'une huile de colza récemment importée et mise en vente dans toutes les grandes surfaces du pays. Ne voyant pas par quel biais entrer dans la conversation, Boualem Yekker s'éloigne en direction d'un autre groupe formé de personnes à la mise soignée, portant presque toutes des lunettes. Des gens sensés et instruits, conjecture Boualem Yekker qui espère obtenir auprès d'eux de précieuses informations sur leur immobilisation. Il entend leur débat alors qu'il se rapproche d'eux : celui qui a la parole s'interroge sur l'utilité des sciences sociales dans un pays en voie de développement, qui ne maîtrise pas encore la technologie. Une femme aux cheveux courts trépigne et s'éclaircit la voix, impatiente d'apporter la contradiction.

Boualem Yekker est envahi par un profond découragement. Ne serait-il pas l'objet d'une conjuration ? Il a compris, en tout cas, qu'il doit chercher à découvrir par lui-même les causes de ce bouchon monstrueux qui s'étire comme un python défendant l'accès de la ville.

Il s'éloigne de sa voiture, en quête d'explication. D'autres conducteurs avancent comme lui vers la tête du python métallique. Tout à coup, il aperçoit, à une cinquantaine de mètres devant lui, les hommes vêtus de cagoules qui extraient brutalement les passagers de leur véhicule et les plaquent, mains levées, contre la tôle surchauffée. Boualem Yekker s'avance vers eux : il n'a pas peur ; la révolte et l'indignation le submergent, ne laissant de place pour aucun autre sentiment. Il a failli marcher sur un chien couché paisiblement à l'ombre d'un camion, insensible aux tracas et à l'agitation des hommes. Boualem Yekker souhaite un bref instant être ce chien insouciant ou n'importe quelle autre bête. Il serait tellement bénéfique d'échapper aux lois et aux sévices d'une humanité plus que jamais désaxée, capable de tous les dépassements et de toutes les turpitudes.

Lorsqu'il arrive au commando qui contrôle les voitures, trois hommes fondent sur lui, le ceinturent et le jettent à terre. Comme il continue à se débattre et à rendre les coups, l'une des cagoules tombe et découvre le visage de son fils. La barbe de Kamel soudain libérée se déverse comme une eau noire et dessine un rideau devant le cou. Boualem Yekker reste interdit devant cette découverte. Son corps est comme paralysé. L'un des deux hommes qui l'entreprennent profite de son hébétement pour lui porter un violent coup de poing sur la tête.

Il se réveille dans une sorte de caserne itinérante, un camp de toile étrangement silencieux où seules des ombres mystérieuses et inquiétantes s'insinuent. Boualem Yekker tente de se lever, mais son corps est attaché, par les chevilles, les poignets et les cuisses, à un lit de camp. Il est tout seul dans la tente : ni autre prisonnier ni gardien. Il se demande ce qu'il doit faire, quel comportement serait le moins préjudiciable pour lui : appeler ou rester coi ? se tenir immobile ou tenter de défaire ses liens ? Son esprit est trop embrumé, les pensées s'y entrechoquent sans pouvoir se préciser et se fixer. Il s'avère incapable d'arrêter une décision. Quelque chose s'est passé que son intelligence s'use à cerner. Volontairement, il se laisse glisser dans une sorte de léthargie, en attendant de mieux comprendre. Il reste ainsi à la frontière du sommeil et de l'éveil, hasardant parfois, par une échancrure

dans la tente, un regard sur la nuit illuminée par un ballet d'astres, se demandant, pour la première fois peut-être, si ces scintillements froids au loin ont réellement une incidence sur les péripéties de notre vie.

Un gardien accoutré bizarrement de cette tenue qu'on appelle « afghane » pénètre sous la tente. Il se penche sur le corps ficelé et endolori de Boualem Yekker et, sans un mot, entreprend de défaire les liens. Une fois son corps libéré, le prisonnier est mis brutalement debout puis poussé vers l'extérieur du canon de la mitraillette.

Dehors, la nuit est plus fraîche, et Boualem Yekker se met à trembler sans bien savoir si c'est de froid ou de peur. La tente dans laquelle il pénètre est très spacieuse. Il voit, trônant à plus d'un mètre au-dessus de l'assistance, un homme au turban énorme.

Boualem Yekker est conduit entre des rangs silencieux, jusqu'à l'extrémité de la tente où des hommes enchaînés attendent, à genoux. Il est le seul du groupe à disposer librement de ses membres. Pourquoi ce privilège sur les autres inculpés ? Il croit deviner la raison en apercevant Kamel debout, caché à moitié par la pénombre, juste derrière l'émir-juge. Il n'a guère le temps de s'interroger davantage, car un homme, parmi ses compagnons d'infortune, est poussé devant l'émir. Une lumière violente, issue d'un projecteur qu'on ne voit pas, est brutalement déversée sur l'accusé qui se pelotonne sous le halo puissant, comme une bête encerclée par les chasseurs.

Visage ridé et parcouru de tics nerveux. La sueur perle par endroits puis s'arrête, prisonnière des plis de chair. L'homme bredouille, gesticule, s'embrouillant dans ses tentatives d'affermir sa voix, de dominer son émoi, de trouver le mot juste, l'expression qui convainc. Mais, à mesure qu'il avance dans son développement, sa voix acquiert de plus en plus d'assurance, le timbre s'élève, plus haut et plus net.

– Monsieur l'émir-juge, ô Sacralité ! Je n'ai jamais dit que vous n'aviez pas raison. De tels jugements n'ont jamais, Dieu merci !, effleuré mon esprit, même dans mes moments d'égarement ou durant les rêves effrayants qui peuplent l'obscurité de ma cellule. Ce qui me chagrine quelque peu, mais que j'accepte avec soumission car votre Sagacité ne peut se fourvoyer, c'est cet entêtement à greffer sur le problème me concernant d'autres où personne ici ni ailleurs ne peut trouver son intérêt...

L'accusé s'arrête, essoufflé, tremblant des mains et du menton. Il ouvre la bouche ; on croit qu'il va parler, mais les premières syllabes ne sortent que

quelques secondes plus tard.

– Monsieur le gouverneur, pardon, monsieur l'imamjuge, ce que j'ai du mal à comprendre aussi, c'est cette manie de tout surcharger – que Dieu me damne si je vous rends responsable de cela. A quoi bon un surplus de témoins, alors que ce que j'ai moi-même avoué dépasse de loin leurs accusations ? Vous les avez vus se répandre en invectives et en insinuations énigmatiques. Ils ne font en réalité que corser et obscurcir une affaire pourtant des plus claires. Je vais finir par croire – excusez-moi pour tant d'orgueil – qu'il y a une véritable conjuration à mon endroit. Je suis pourtant le seul à savoir dans le plus infime détail ce que j'ai fait du début à la fin – Celui qui entend et voit tout ayant été mon unique témoin. Mon intention est de vous faciliter la tâche au maximum, monsieur l'imam-juge. Je vous révèle non seulement mes actes mais aussi mes desseins dont le Tout-Puissant n'a pas voulu permettre l'aboutissement. Alors, je n'arrive pas à comprendre – et j'implore une nouvelle fois l'absolution de mon insolence – comment la respectable et infaillible organisation dont vous êtes le dévoué et perspicace ordonnateur cherche à compliquer mon affaire par des dépositions de témoins aussi tortueuses qu'inopportunes...

Le reste de son discours est noyé par des huées poussées par l'assistance. Mais l'émir-juge, d'un simple regard foudroyant, impose silence. D'un doigt levé au ciel, il efface magnanimement la faute et absout le misérable orateur qui en est encore à bafouiller et à se tordre les mains, tâchant dans une même formule d'assener des arguments et de quémander le pardon.

C'est au tour de Boualem Yekker de se présenter devant l'émir-juge. Comme l'assistance s'est remise à palabrer, à trépigner et à huer, Boualem n'a pas pu entendre distinctement les chefs d'inculpation. Il tend désespérément l'oreille, espérant saisir au vol, dans les propos rapides de l'imam-juge, un mot auquel s'accrocher comme à une bouée de sauvetage ou à une fusée éclairante. Mais de la bouche du dignitaire semble couler une sorte de bouillie où les syllabes se bousculent et s'emmêlent. Boualem Yekker, exaspéré, a envie de crier à l'assistance de se taire, mais c'est une hardiesse qu'il n'ose se permettre, sans compter qu'il n'est pas du tout sûr de l'efficience de sa voix. Il baisse la tête, accablé, accroché à l'espoir ténu que l'émir va peut-être reformuler son réquisitoire lorsque la salle se sera calmée.

C'est à ce moment que Kamel s'avance d'un pas, mais le regard au loin, comme si la présence de son père sur le banc des accusés ne le concernait

d’aucune façon. Il avise un jeune homme dissimulé dans l’assistance et se met à le héler d’une voix autoritaire. Comme l’interpellé tarde à se rendre aux injonctions, Kamel saute à pieds joints du podium, traverse la salle au pas de charge et va extraire l’infortuné du milieu de la masse humaine. Il le traîne sans ménagements, le bourrant de coups en chemin. Quelques protestations s’élèvent de l’assistance. Puis tout rentre dans le silence, comme si les très rares protestataires s’étaient soudain rappelé qu’ils pourraient fort bien subir le même traitement.

Un dessein téméraire, à la lisière de la folie, se forme dans la tête de Boualem Yekker. Cet être cruel, déshumanisé et pourri par il ne sait quelle organisation, il ne le reconnaît plus pour son fils. Il se dit même que, l’ayant conçu, il lui revient d’en délivrer la société.

Pendant que Kamel continue à rudoyer et à traîner vers l’émir-juge le pauvre diable qui, maintenant, commence à opposer une résistance, s’agrippant à divers objets, protestant et vociférant, un plan se précise dans la tête du père. Tout près de lui, un des gardiens, préoccupé et amusé par le spectacle, ne prête plus attention aux prisonniers. Un pistolet-mitrailleur est fiché dans sa large ceinture, à portée de main de Boualem Yekker.

Lorsque Kamel, malmenant toujours sa victime, arrive au premier rang, son père se précipite vers l’arme, s’en saisit, ajuste en plein front et vide le chargeur. Tout s’est déroulé en cinq secondes, dans une atmosphère d’envoûtement. Kamel s’écroule sans un cri. Son père, que personne dans la tente n’a cherché à arrêter, se penche sur lui. Il constate, avec une douleur déchirante, que le masque imperturbable et barbu que portait son fils est tombé à proximité, déchiqueté par les balles. Le vrai visage de Kamel est apparu, visage d’adolescent, imberbe et frais, sans la moindre trace de blessure...

Le mourant tend les mains vers son père et articule péniblement avant de rendre l’âme :

– Notre vie n’a été qu’une plaie béante où pullulent les asticots de l’erreur.

Boualem Yekker se réveille, fiévreux, le visage inondé de larmes. Le côté sur lequel il a dormi est tout engourdi. Il écoute un oiseau pépier sur le citronnier de la cour.

Le Texte ligoteur

Boualem aime beaucoup les textes arabes à la ponctuation lâche, textes ignorant les guillemets et où toutes les voix dialoguent et se mélangent. Longues spirales discursives. Abstraction des lettres incurvées en une vraie géométrie de bas-relief. Langue elle-même abstraite en dépit de la charge des mots et de leurs sonorités à réveiller la mémoire embourbée. Il faut être constamment sur ses gardes pour, lecteur vigilant, rétablir les lignes du sens, borner le territoire des phrases, dessouder les paragraphes lovés. La lecture est chaque fois une aventure, des avancées incertaines, des allées et venues tortueuses pour débusquer le visage des mots, leur redonner une fonction, les établir dans leur rôle de locomotive ou de wagon. Lecture hésitante, prudente, où l'on essaie de se garder des chemins dévoyeurs ou dispersants.

Parfois, les mots vous traînent pareils à des chiens impatients, et vous êtes obligé de suivre, essoufflé et trébuchant. La course peut s'avérer assez longue pour que vous commenciez à être dérouté par une multitude de chemins qui bifurquent, s'enlacent ou se délitent. Vous hésitez, commencez à vous troubler, mais, en fin de parcours, réussissez à enrêner les mots rétifs qui se sont emballés. Ces derniers cessent de se cabrer et piaffer, s'immobilisent, dociles, et tendent le cou à Boualem qui leur attribue des significations et des fonctions. Ils redeviennent compagnons, fanaux éclairant la planète et dévoilant ses merveilles. Lettres cursives ou griffues, bedonnantes ou filiformes. Lettres pensionnaires d'une ménagerie capricieuse.

Chaque fois que Boualem prend un de ces livres aux lettres crochues ou accolées, il se revoit à l'école coranique. Les mots – si doux qu'on voudrait les caresser – s'enroulent, serpents inoffensifs, et s'enchevêtrent sur la planche enduite de kaolin. Le *smakh* (encre à base de laine brûlée) pleure sur la surface blanche, au gré de la plume de roseau qui se déplace en crissant. La planche enfin recouverte (il a fallu se pencher, tirer la langue et domestiquer les doigts réfractaires) devient un tapis de volutes, de traits, de courbes dont la couleur s'étend du noir au marron suivant l'épaisseur de l'encre. Il faut apprendre par cœur la sourate puis laver la planche (coulées

grisâtres où l'alphabet, l'eau et le kaolin se marient) pour que d'autres sourates s'y inscrivent. Labours et semailles renouvelés.

L'enfant écrasé par la planche, par sa panoplie de secrets, de menaces, d'injonctions. L'enfant terrorisé par le vieux maître à la voix traînaillante et au bâton alerte, infaillible et sans rémission. Le vieux maître somnolent connaît tellement de recettes pour l'au-delà, il possède les formules qui absolvent et celles qui anéantissent, les mots qui taillent, jusqu'au sang et jusqu'au rempart de l'os. Les mouches aussi sont somnolentes ; elles ne se décident qu'à contrecœur à voler et, lorsqu'elles se reposent sur une joue malpropre ou une narine gluante, elles s'y maintiennent en dépit des gestes menaçants.

Bain de sueur. Parfois, le maître se laisse carrément aller à dormir. Délicieux moment de liberté pour les jeunes récitants qui transforment leur planche en bouclier, leur *galam* en javelot. Classe-volière où le maître émerge en sursaut, terrorisé un court instant de se voir assailli d'une cohorte de barbares braillants et menaçants, puis reprenant peu à peu attache avec la réalité jusqu'à dominer de nouveau la situation. Il reprend possession de son domaine par un premier sifflement de sa baguette qui zèbre au hasard des côtes saillantes, des crânes rasés, des mains ou des jambes paresseuses (les membres les plus prestes ont appris à prévenir les coups et à se mettre hors de portée).

Le Texte assené à coups de bâton. Apprentissage – ânonnement – dans la douleur. Sentences – paroles divines ingurgitées comme une potion qui écorche le palais. Boualem veut entreprendre quelque chose non seulement pour échapper à cette oppression mais aussi pour se venger. Il faut trouver un subterfuge. Arrêter le cours des astres à l'heure où la nuit avale le monde ? Purifier la planète en l'embrasant par les flammes de la canicule ? Rêves en circonvolution. Il n'y a nul endroit où se cacher. La salle où trône le maître adipeux ne renferme ni armoire, ni coffre, ni coin d'ombre – juste deux niches creusées dans le mur. Une nudité et une lumière intransigeantes – comme celles de la Parole que l'homme à la baguette enseigne. L'imagination est laminée par la Vérité qui obture l'horizon, empêchant l'œil et l'esprit de vagabonder au-delà des limites assignées. L'enfant est sérieusement traqué. Désir de se calfeutrer, de résister afin que la Vérité castratrice n'avance pas, anéantissant la gaieté, l'impertinence, la fantaisie. Rêve vite désagrégé sous la baguette qui s'abat.

Le petit Boualem veut voir le monde. Il veut déserter la classe-geôle. Il est malheureux de savoir que ces séances consacrées à l'adoration muette de la Vérité le soustraient à un univers passionnant, un univers ensorcelant et dangereux à la fois, où voisinent les bruits ludiques, les véhicules, les bêtes magnifiques, les bateaux qui mugissent en prenant le large. Dans cet univers aux multiples facettes, qui tourne comme une noria, circulent des sages et des fous, des hommes de bien et des individus pervers et dangereux, des hommes qui prêchent, d'autres qui vocifèrent ou blasphèment. Dans cet univers-kaléidoscope foisonnent des arbres qui nourrissent, rafraîchissent et ombragent, des plantes ornementales, des oiseaux en cage et des oiseaux en liberté liés par l'amour du chant, des cafés où l'on discute et rit, des lieux où l'on s'amuse et danse. Il suffit de sortir de l'école-geôle pour s'engouffrer dans cet univers tourbillonnant.

Boualem veut quitter la saison aride et plane du Texte pour aborder d'autres saisons où le chaud succède au froid, où les plantes changent de parure, où les couleurs explosent puis ternissent, où le ciel est un tableau en perpétuel bouleversement. Planète, il aspire à goûter ta succulence !

Le petit Boualem se dit qu'il est bien d'écouter la Parole de Dieu mais que si Celui-ci nous a donné une poitrine avec un cœur impatient, des jambes, des doigts, des yeux et une langue à l'étroit dans la cage des dents, c'est pour que nous en fassions usage et que nous les mettions à l'épreuve.

L'enfant soupçonne vaguement que les versets ne l'aideront pas à grandir. Il voudrait parcourir le monde. Ce dont il a besoin, c'est de vêtements élégants et bigarrés, de chevaux, de bateaux, de maisons dont les devantures s'allument et s'éteignent, d'enseignes qui promettent l'aventure. Les versets qui balisent le chemin vers le Paradis lui paraissent trop péremptoires, ils intimident l'imagination, rognent les ailes du rêve. Boualem désire des chants de départ, des complaintes qui disent la nostalgie et la douleur de l'homme perdu dans les villes d'exil. Lui viennent aussi à l'esprit – avec quelle excitation et quelle gêne ! – des chants dédiés aux femmes que l'on désire.

Mais, entre l'aventure et lui, ce n'est pas seulement le maître qui s'interpose, c'est toute la société aveuglée et fanatisée par le Texte, la société ligotée par une Parole qui la broie.

Un rêve en forme de folie

Un homme et une femme dans la rue, absorbés dans une discussion amicale. Elle ne souhaite pas l'éviter. Lui ne pense pas, brute guidée par son sexe, à se jeter sur elle et à la culbuter. Elle ne cache pas son visage, de crainte de réveiller en lui la bête. Il ne la fuit pas, de peur que le diable en lui ne devienne le maître des décisions.

Boualem Yekker pense à des scènes jadis courantes et naturelles d'hommes et de femmes qui discutent comme des êtres pourvus de raison, de retenue, de considération ; des êtres capables d'amitié, d'affection, d'estime, de civisme, de colère – des hommes et des femmes tellement éloignés de ces bêtes d'affût qu'ils sont désormais devenus les uns pour les autres.

De l'intérieur de sa librairie, à travers le triangle découpé par la porte ouverte, il regarde des formes noires, tissu hermétique qui ne laisse apparaître aucune trace de corps humain. Des femmes se dissimulent à l'intérieur, êtres de malédiction, de tentation et de convoitise que l'œil du croyant doit ignorer. Parfois, il voit passer des couples, étrange voisinage de deux personnes sans lien avoué ; l'homme, le plus souvent barbu, engoncé dans une tenue hybride où se marient la gandoura et la veste, le veston ou le pardessus ; la femme complètement invisible à l'intérieur d'une tour noire.

Il arrive que les livres l'agacent. Il sait qu'ils constituent ses fenêtres sur le monde, mais il a aussi conscience qu'il est leur prisonnier. L'idée lui est souvent venue – mais une idée qu'il sait irréalisable – de brûler et sa bibliothèque personnelle et sa librairie. Il ne doute pas qu'il serait ainsi délivré, comme quelqu'un qui se serait débarrassé d'un père ou d'une mère tyrannique. Aussi ne se prive-t-il pas de se détourner de temps à autre des livres pour s'intéresser à autre chose – comme il le fait aujourd'hui pour les personnes qui passent dans la rue, tâchant de repérer plus particulièrement les femmes ou les couples.

Les couples ! Peut-on réellement parler de couples dans une société scindée en deux, avec une des parts effacée du regard, niée, réduite à un réceptacle, à un lieu de jouissance dans l'obscurité coupable ?

C’est vrai que, dans ce pays, on n’a jamais été conciliant avec les femmes. Elles ont été accablées de labeur, de brimades et de sarcasmes. Les travaux des champs, le ménage, les corvées multiples et les coups : rien ne leur a été épargné. Mais la femme était présente, elle pesait de tout son charme, de toute sa détermination et de toute sa douleur. Elle était le lieu de l’épreuve ; elle était le centre d’un drame noué par la pauvreté, la convoitise, la jalousie, l’amour, le désir et la lutte qu’imposait chaque jour naissant. La femme était malmenée mais elle n’était pas, comme aujourd’hui, réduite à une chose honteuse que l’on dissimule derrière un voile noir. Elle n’était nullement assimilée à cet objet de séduction et de damnation dont le croyant doit se garder comme d’un appât du diable. Les femmes sont aujourd’hui au centre des prêches dans la majeure partie des lieux de culte : elles sont, au même titre que les artistes, les athées et les libres penseurs, désignées comme la source de nos malheurs multiformes, la cause du juste châtiment qui nous accable. Si Dieu refuse de déverser sur nous ses richesses, sa compassion et sa bénédiction, n’est-ce pas en raison de ces saltimbanques, de ces dépravés, de ces péchés incarnés dont l’existence même constitue une offense au Ciel ? Les prêcheurs, mis en verve, perdent le sens de la mesure et touillent, jusqu’à débordement, des formules imprécatoires et assassines. Boualem Yekker a toujours été atterré à l’idée que Dieu se soit accommodé de si détestables représentants. La grande trouvaille qui alimente ces derniers temps d’interminables débats dans les mosquées stipule que, lorsque arrive ce moment béni par Dieu de besogner sa femme dans le noir, le croyant se doit d’aller au lit du pied droit, sinon Satan l’y précédera ! Il doit également accomplir l’acte couché sur le côté droit.

Dans la ville oppressante où il vivait et où il vit encore, Boualem Yekker avait échafaudé – oh ! il n’ose plus le faire – des rêves sur la cité idéale où il aimerait vivre et voir s’épanouir ses enfants. Il y aurait d’abord de la verdure – arbres et pelouses -, beaucoup de verdure qui fournirait l’ombre, la fraîcheur, les fruits, la musique des feuilles et les gîtes d’amour. Il y aurait des créateurs de beauté, de rythmes, d’idylles, d’édifices, de machines. Mais aucun strapontin n’était prévu pour les régulateurs de la foi, les surveillants des consciences, les gardiens de la morale, les fondés de pouvoir du Ciel. Boualem Yekker aspirait à une humanité libérée de la hantise de la mort et du châtiment éternel.

Mais ses rêves avaient tardé à se matérialiser. La vie avait continué, avec son masque de laideur et de désillusion. Puis le rêve lui-même devint interdit. La catastrophe s'est abattue, comme un séisme qui bouleverse la face du monde, dévoilant des gouffres hideux, des paysages dévastés, des espaces inhospitaliers, des faces affligées de verrues, des corps cataleptiques.

Boualem Yekker se rappelle les démonstrations de force : détachements de barbus défilant en ordre serré, avec des yeux révulsés, des mines extatiques d'illuminés. Ils hurlaient leur détermination à épurer la société afin de la rendre conforme aux commandements du Très-Haut. Les hommes qu'ils portèrent au pouvoir étaient leur réplique en tout point : même sens des certitudes, même mépris du dialogue (du moment qu'ils détiennent la Vérité !), même raideur dans les décisions. Le peuple, qui attendait des nouveaux maîtres qu'ils se montrent plus soucieux que les précédents de procurer du travail, des logements, un quotidien plus clément, le pauvre peuple dut vite déchanter. Les préoccupations premières des dirigeants, pressés de réaliser la volonté de Dieu sur terre, furent d'interdire l'alcool, de combattre la mixité dans les écoles, de séparer dans les lieux de travail les hommes des femmes, de fermer un grand nombre d'hôtels chic accusés de favoriser la débauche.

Des hommes, se prévalant de la volonté et de la légitimité divines, décidèrent de façonner le monde à l'image de leur rêve et de leur folie. Maints citoyens découvrirent que Dieu pouvait révéler un visage bien hideux.

Le résultat est là, sous les yeux : couples forcés, attelés sous le même joug afin de perpétuer et multiplier l'espèce précieuse des croyants. Les femmes réduisent leur présence à une ombre noire, sans nom et sans visage. Elles rasent les murs, humbles et soumises, s'excusant presque d'être nées. Les hommes devancent leurs femmes de deux ou trois mètres ; ils jettent de temps en temps un regard en arrière pour s'assurer que leur propriété est toujours là : ils sont gênés, voire exaspérés, par cette présence à la fois indésirable et nécessaire.

L’avenir est une porte close

... Quant au juif allemand Karl Marx, l’essentiel de sa théorie repose sur la double affirmation que Dieu n’existe pas et que la vie est matière. Cette doctrine est, bien évidemment, de celles que nous combattrons et – avec l’aide de Dieu ! *– détruirons.*

Boualem Yekker repose lentement, d’un geste las, le livre de philosophie. Voilà le genre de choses qu’on apprend à sa fille dans les nouveaux manuels universitaires élaborés depuis que les théologiens sont à la tête du pays. La philosophie, cette austère mais belle fenêtre ouverte sur le questionnement et le doute, se referme sur les certitudes et l’ostracisme.

Boualem revoit avec amertume le résultat de ce bourrage de crâne (qui ne craint d’ailleurs pas de recourir à la méthode physique : étudiants et enseignants récalcitrants ont été à maintes reprises molestés). Il revoit Kenza, Électre vêtue de noir, vierge intransigeante et farouche, bardée de morale et d’anathèmes.

Elle lui avait assené, quelques jours avant son départ, qu’elle avait honte d’un père comme lui, sourd à la voix de Dieu, exclu des clémences du Jugement Dernier et des béatitudes de la Résurrection. C’était l’heure de la prière. Le muezzin ayant lancé son appel d’une voix triomphale amplifiée à l’infini par des micros vibrant de décibels, trois tapis de prière apparurent simultanément – « miraculeux tapis volants », pensa Boualem -, et la femme, la fille et le fils s’abîmèrent dans des poses d’orants. Lorsqu’ils se relevèrent de leurs dévotions, la fille ramassa avec rage son tapis et, se tournant vers son père, elle déversa un flot de reproches.

Statue dressée de justicière. Virago implacable que toute féminité a désertée. La maladie du fanatisme l’avait atteinte. Sa foi surhumaine, inhumaine, avait rompu en elle tous les liens tissés par la chair et l’affection. La petite fille aimante, qui s’était toujours sentie très proche de son père, était morte. C’était comme un cocon répudié par la jeune fille bardée de certitudes supérieures, pourvue d’une carapace nouvelle qui ne présente aucune faille pour la tendresse, les faiblesses et les tergiversations de l’homme incrédule.

La fille tremblait tout en proférant les réprimandes. Elle était dans un état d'exaltation, secouée de transes, comme quelqu'un qui, ayant franchi une frontière longtemps redoutée, veut aller jusqu'au bout d'un défi pour conjurer quelque démon.

Boualem se tenait silencieux. Il n'avait rien trouvé à répliquer au violent réquisitoire. Il n'était pas en colère. Lui aussi avait comme atteint une limite au-delà de laquelle le sens, les sentiments, les convenances sont décentrés, abolis. Ou alors ne voulait-il pas parler afin de garder sa douleur intacte, car la parole apaise et exorcise. Boualem ne perdit pas son calme ; il eut même assez de présence d'esprit pour se rendre compte qu'il pouvait se considérer heureux, au vu du sort d'autres personnes. En effet, un malheureux voisin, rentré chez lui en état d'ébriété quelques jours auparavant, avait eu la mâchoire fracturée par son fils nouvellement converti au parti des représentants de Dieu sur terre.

Maintenant, tout en gardant un œil sur le livre dédié à la philosophie nouveau genre, Boualem pense à une petite fille, être d'intelligence, de vivacité, d'espièglerie et d'amour. Il avait connu une telle fille, avait fait fusion avec elle, car c'était un surgeon de sa chair. Il n'a jamais pu se convaincre de l'existence effective d'une tradition barbare des anciens Arabes, pourtant rapportée dans maints écrits : l'inhumation de fillettes vivantes dans des tribus guerrières pour lesquelles seuls les garçons comptaient. Y a-t-il rien de plus beau sur terre qu'une petite fille ? Est-ce qu'il peut se trouver un cœur d'homme capable de commettre les horreurs relatées ?

Quelques images à la fois douces et accablantes, quelques sensations bienfaisantes et douloureuses le lancinent, tentent de se frayer un chemin pour accaparer tout l'espace de la mémoire. Pour les hommes comme Boualem, le regard est exclusivement tourné vers la mémoire. L'avenir raturé, le passé sont devenus une obsession. C'est un flot incontrôlable qu'aucune digue n'arrive à contenir. C'est comme un jardin d'Éden qui irradie dans les ténèbres. La nuit, il maintient ses adeptes en éveil, comme une douleur taraudante. Une douleur qu'on ne peut même pas fuir en se réfugiant dans l'avenir, car l'avenir est une porte close.

La mémoire blessée, écrasée sous la meule du temps, noyée dans un horizon tourbillonnant comme une mer démontée, la mémoire s'arrête sur l'image d'une petite fille alerte et malicieuse. C'est l'automne, avec ses arbres frileux dont les feuilles commencent à roussir. La nature est au repos

après avoir verdoyé et folâtré au printemps, étincelé en été de ses ors et de ses moires. Les tons sont à la douceur, à la nonchalance, à la réconciliation. La nature est comme une femme d'âge mûr qui conserve encore quelques attraits mais s'est assagie, a renoncé à sa coquetterie, ses fards et ses appas.

Au milieu de cette nature apaisée, où aucune violence ne fulgure, une petite fille gambade en piétinant des feuilles mortes. Elle ramasse des pommes de pin que le vent a fait tomber. Elle se baisse puis se relève et entame une petite course avant de se baisser encore. Parfois, à son approche, un oiseau jaillit de l'herbe et va, en un vol zigzagant, se poser plus loin ou se dissimuler dans le feuillage d'un arbre. Petite fée commandant aux éléments de son simple bras levé, Kenza lutte contre le vent, sa figure fouineuse en avant, ses boucles brunes en bataille. Être d'innocence, plein d'élans, de curiosité et d'interrogations, Kenza explore les mystères du monde, déchiffre les murmures de la terre avec la baguette magique de sa candeur intronisée. Le regard chargé d'hypocrisie et de reproche du Moralisateur Universel ne peut pas l'atteindre, il glisse sur sa chair innocente et rebelle comme de la bave de crapaud sur un lis d'eau. Tout à coup, dans sa course à la recherche des pommes de pin et à la poursuite des oiseaux, Kenza butte sur un obstacle, tombe et se met à pousser des cris perçants. Boualem, accouru à toute vitesse, a un moment d'affolement : un court piquet émergeant du sol a blessé l'enfant, entaillant profondément son mollet. Pendant qu'il se précipite vers sa voiture, Kenza hurlant dans ses bras, Boualem pense soudain que, si sa fille venait à mourir, il n'accepterait jamais – par fidélité à sa mémoire – d'avoir un autre enfant. Il se demande même s'il pourrait lui survivre, car continuer à vivre constituerait en soi une trahison.

Le soir est maintenant descendu. Avec la pénombre et les ombres furtives où se confondent toutes choses, les nobles et les méprisables, les généreuses et les sordides, avec la pénombre propice au guet et à la conspiration, Boualem éprouve un désir de vengeance physique. Si le système, les idées, les hommes, qui ont fait de sa fille ce qu'elle est aujourd'hui, venaient à se matérialiser dans une personne, que ne serait-il pas capable de faire endurer à cette dernière ! Toutes les humiliations et les douleurs qu'il a subies, toute la violence qui en est née pourront-elles être dominées ? Boualem est convaincu depuis quelque temps qu'il est capable de violence. Il s'y prépare même en secret, car il sait qu'il y sera un jour contraint. Dans son esprit,

tuer a presque fini par devenir un acte symbolique et propitiatoire, un simple rite d'exorcisme où la violence et le sang relèvent d'une pure abstraction.

Il sait aussi qu'ils sont des milliers dans son cas. Mais la méfiance est générale. Comment ceux qui veulent lutter pourront-ils se rencontrer quand la défiance est élevée au rang de névrose ? On a peur de se dévoiler au voisin mais aussi à l'ami, au frère, au rejeton. Chacun est barricadé derrière un rempart d'hypocrisie et de piété affectée. Le silence, lorsqu'on n'est pas sûr de la fiabilité du terrain, est le meilleur appoint à cette armure. Car la moindre faille qui se révèle, la moindre défense qui s'abaisse peuvent s'avérer fatales. Et la gigantesque massue des Régulateurs de la Foi viendra alors vous écraser comme une vulgaire mouche à merde qui aurait le culot de se poser sur un gâteau.

Le message ravalé

Voici la lettre qu’il a écrite à sa fille mais qu’il ne lui enverra jamais.

Je rentrerai de voyage
et te trouverai endormie.
Le raffut des meubles se sera tu,
les bêtes en douceur se seront éclipsées,
et tous les tambours de la maison
seront redevenus peaux vivantes mais discrètes.

J’arrive toujours dans la suspension juste
des pulsations,
quand la chaux, l’argile et leur blancheur
ont tout réoccupé.

J’arrive
et vois peu à peu l’émersion :
toi d’abord qui orchestres couleurs et mouvements,
redonnes leur tapage aux bestioles,
diriges des vols périlleux.
Puis les objets,
fiers de leurs prouesses,
déclenchent l’élan des manèges.
Tu chercheras les chiens acrobates
du rêve
entre les draps étonnés,
tu secoueras un à un les poudroiements de lumière,
et la vie se réinstallera.

Tu te réveilles
et la maison devient un carnaval.

Pour elle nous vivrons, pour elle nous mourrons...

Boualem se souvient du commencement, de la source, du torrent qui allait tout emporter.

C'est comme une digue qui se rompt. La marée gesticulante et hurlante, vomie par les rues adjacentes, se déverse sur la place qui se remplit en un clin d'œil. Les cercles des premiers arrivants se resserrent de plus en plus, jusqu'à ne former qu'une masse compacte dont la densité s'accroît à mesure que les affluents se rencontrent.

La foule gigantesque se met à tourner sur place, à vibrionner, comme une lave qui bute contre un obstacle trop haut et qui reflue en ondulant. On entend, comme sorti d'un poumon gigantesque qui est la somme de ces milliers de poumons, un cri qui déchire le zénith et qui monte vers le ciel : « Dieu est le plus grand ! » C'est un délire irrépressible transmis de gorge à gorge. Suivent des soupirs profonds, amplifiés, signes de mortification ou d'extase, qui retombent sur la terre comme des exhalai-sons d'Apocalypse. Une extase plane dans l'air, imprègne chaque bouffée d'air que l'on respire. La masse humaine pressurée, qui ondule comme ces dragons multicolores des carnavals chinois, possède un seul cœur gigantesque, galvanisé, trempé dans le brasero de la foi. Le soupir collectif qui termine chaque incantation est comme un grondement sismique qui fissure les entrailles du monde.

Ce rassemblement a des allures de Jugement Dernier. Le monde va devoir rendre des comptes, l'humanité va se présenter au verdict avec ses beautés et ses turpitudes. Rien ne sera oublié, rien ne sera pardonné.

Le guide spirituel de cette foule, un jeune homme au teint olivâtre et à la barbe clairsemée, monte sur le piédestal du monument qui orne la place, et de nouveaux cris aussitôt s'élèvent : « Dieu est le plus grand ! *»*

Mais à peine l'orateur lève-t-il le bras qu'un silence de mort s'établit. L'homme à la barbe clairsemée parle avec excitation d'une voix déchirante qui monte ou descend suivant l'intensité du feu intérieur qui l'alimente.

Puis la voix s'enroue, devient déchirante, et les paroles qui en sortent sont pareilles à des sanglots.

La foule en ébullition reprend :

– Pour elle nous vivrons, pour elle nous mourrons !

L'orateur demeure comme prostré puis entame un verset que les émeutiers scandent avec lui. Il redescend enfin du piédestal et se perd dans la cohue. La foule s'agite fiévreusement, elle est parcourue par des ondes de choc. Puis, comme une pelote qui se dévide, la masse compacte engendre une ligne qui s'allonge et dont la tête finit par se perdre. L'orateur de tout à l'heure, l'homme à l'exaltation contagieuse, est le bout de la ligne : c'est le doigt qui dévide la bobine humaine. La foule a emprunté une rue en pente qui conduit vers le bidonville. Des incantations et des slogans naissent à la tête de la marche, parcourent la longue procession puis meurent, relayés par d'autres incantations et d'autres slogans. Les paroles sont ponctuées par des soupirs profonds creusant des poitrines endolories par toutes les injustices du monde.

La troupe marque de nombreux arrêts au niveau des demeures, des balcons d'où regardent des curieux. Les marcheurs incitent, d'une voix où la supplique se mêle à la menace, les hommes à sortir les rejoindre. Les curieux, tout à la fois galvanisés et terrorisés par cette force humaine qui avance comme une crue inexorable, descendent souvent se mêler à la foule et sont tout de suite gagnés par la folie incandescente. Ils reprennent eux aussi les slogans, les yeux écarquillés et la bouche vociférante, plongés dans un état second. Ils sont tétanisés par la transe collective qui les dépossède d'eux-mêmes, fait d'eux des ombres décharnées mues par d'irrésistibles ressorts.

La foule dévale la rue en pente, noie l'espace de la ville, contournant les pâtés de maisons, submergeant les obstacles plus modestes. Aucune force pour l'arrêter : aucun policier à l'horizon ; on dirait que le pays ne possède aucun corps d'autorité, aucun agent promu au maintien de l'ordre et au désengorgement de la chaussée.

Les thérapeutes de l’esprit

Les prédicateurs et les nouveaux impétrants avaient commencé par tourner en dérision tout savoir prétendument rationnel, tous les courants de pensée qui avaient osé placer l’homme au centre de leurs préoccupations, oubliant ainsi que le fils d’Adam n’est qu’un motif malléable, un simple fétu de paille entre les mains du Tout-Puissant ! Darwin, Mendéleïev, Omar Khayyam étaient leurs victimes préférées ; ils constituaient un objet permanent de plaisanterie, de malveillance, de sarcasme.

D’étranges pontifes enturbannés, aux yeux passés au khôl et à la barbe teinte au henné, se sont auto-proclamés savants et se sont arrogé le dernier mot dans des domaines aussi variés que la physique nucléaire, la cybernétique, l’astronomie, la bureautique, la linguistique, la psychanalyse. Jung, Paul Dirac, Arthur Stanley Eddington, Mohammed Iqbal, Lord Rutherford, Gandhi, Marcuse, Lévi-Strauss se retrouvent jugés, démystifiés, déclassés, ridiculisés et balayés le temps d’une courte émission de télévision. Celle-ci se termine généralement par un sonore éclat de rire de l’expert enturbanné qui repousse d’un revers de main l’indigence universelle et qui se rengorge d’avoir remis les choses à leur place, rétabli l’humilité et la relativité du savoir, et déboulonné des statues aux dimensions surfaites.

Le nouveau savoir agréé comporte trois règles de base :

1. La science n’a le droit de s’intéresser qu’aux questions non tranchées dans le Livre. 2. Tout résultat, toute découverte scientifiques doivent être confrontés avec le Texte afin de leur y trouver une justification. 3. Notre religion est la source de tout savoir : toute loi scientifique, morale ou législative édictée au temps d’avant cette religion, où l’humanité baignait dans les ténèbres, le mensonge et la barbarie, est nulle et non avenue.

Les mosquées, les universités, la radio, la télévision et même les clubs sportifs ont été mobilisés pour répandre le nouveau savoir. La télévision en particulier s’est vu attribuer un rôle de premier plan. Les trois quarts de ses programmes consistent en prêches-cours magistraux et en documentaires d’un genre spécial où les incantations se mêlent aux arguments pseudoscientifiques, où les versets du Livre se marient à des formules

chimiques, à des équations. Un club d'astronomie s'est assigné pour tâche de concilier les neuf planètes du système solaire et les mystères de la galaxie d'Andromède avec « les sept cieux et la terre » du Livre. Une myriade d'associations – parmi lesquelles la Ligue féminine pour l'attachement à la voie de Dieu, la Ligue pour la réforme sociale et culturelle, la Ligue religieuse des arts plastiques, l'Association nationale de littérature pieuse, l'Association théologique pour l'édification civilisationnelle – ont quadrillé la société, effectuant un travail de sensibilisation mais aussi de surveillance, de harcèlement, de fichage, de dénonciation.

C'est sur l'instigation de ces associations que des quêtes sont entreprises pour couvrir les frais d'édition de livres véhiculant le nouveau savoir, que des prônes sont organisés sur les places publiques, que des expéditions punitives sont initiées contre des lieux de distraction comme les théâtres et les casinos ainsi que contre des personnes aux idées ou au comportement jugés répréhensibles.

Les femmes sont très actives à l'intérieur de ces associations. Ayant plus de facilité que les hommes à pénétrer dans les foyers, c'est par leur biais qu'un service de renseignements a pu se mettre en place et que des quartiers entiers ont été soigneusement enregistrés et classés, avec les us, les habitudes, le train de vie, la couleur politique, le degré de dévotion, les idées morales de chaque habitant. Ces femmes ont aussi appris aux ménagères et aux mères de famille à surveiller les écarts de leur mari, à élever leurs enfants dans la voie de Dieu et le refus de tout savoir inspiré par les propagateurs du sacrilège et de l'immoral, à se battre contre la société sans Dieu que d'habiles managers de Satan essaient d'implanter sur la terre, à résister à la prétendue science qui dépouille le monde de sa foi. Elles se sont dénommées elles-mêmes « les thérapeutes de l'esprit ».

Les prévisions météorologiques ont été bannies de la télévision, et aucun journal n'est autorisé à les donner. Déjà, durant le règne précédent, le bulletin était présenté avec force « si Dieu le veut », « selon la volonté du Tout-Puissant », « si le Très-Haut qui commande les nuages n'en décide pas autrement ». Mais, désormais, le bulletin est tout bonnement supprimé, car comment peut-on argumenter et ergoter sur des desseins connus de Dieu seul ?

Débutant à l'heure de l'ancien bulletin météorologique, deux nouvelles émissions télévisées bénéficient de soins particuliers, soutenues par des

spots qui les rappellent à chaque heure. Diffusées quotidiennement, au moment de grande écoute qui suit les informations, elles ont pour intitulés « Lumière sur lumière » et « Irréfutable Grandeur ». Fondées sur des films documentaires montrant des scènes de la vie animale, des paysages, des réalisations scientifiques, les deux émissions célèbrent l'omnipotence de Dieu, créateur de toutes les merveilles, ordonnateur de toutes les lois et de tous les équilibres. Aucune tentative d'explication scientifique, aucun regard rationnel, aucun questionnement ne sont esquissés. Chaque loi, chaque détail, chaque harmonie de la nature sont perçus comme les facettes minuscules du miroir aveuglant où se reflète la lumière de la Révélation. Gloire à l'infini à Dieu, le maître des aubes et des crépuscules, le moteur de tous les phénomènes, Celui qui crée les éléments, les embellit, les commande, les fait se mouvoir et se figer !

Dans ces émissions emphatiques et burlesques, un court commentaire sarcastique et condescendant est adressé à tel biologiste, à tel généticien ou à tel astronome prétendant enfermer dans des formules la puissance mystérieuse du Créateur. L'œil cathodique est tout-puissant ; non seulement il distille le seul savoir raisonnable, mais il nous surveille également pour voir si le virus du doute n'est pas encore tapi chez quelques-uns d'entre nous. Gloire et soumission à Dieu, gloire à Ses créations sans nombre qu'aucun livre n'est à même de juger, d'interroger ou de déchiffrer !

Les générations futures ne pourront même pas s'imprégner de l'inquiétude et de l'impertinence des livres, car les livres auront été brûlés – pour faire place au seul, à l'inamovible Livre de la certitude résignée.

Il faut ne venir de nulle part

Quelques instantanés et quelques attitudes volés au temps inexorable, quelques images soustraites à la roue qui ne connaît pas le répit et qui écrase et défigure en passant et repassant. Boualem Yekker regarde les photos, les traces laissées par les absents. Ce sont ces images arrêtées qui l'empêchent d'être un homme sans mémoire. Cela lui permet de résister à ce que l'on veut faire de lui : une épave ; une souche d'arbre, racines et sève coupées.

L'ordre nouveau voudrait élaguer l'humanité mais aussi chaque être en particulier. Expurger, amputer, purifier. Ne laisser de la mémoire que ce qui célèbre la Révélation, ne laisser du savoir que ce qui ne pose pas de question, ne laisser de l'homme que la part soumise à Dieu – un Dieu dont les maîtres nouveaux ont soigneusement tracé les contours : Il ne connaît ni l'amour ni le pardon, ni la compassion ni la tolérance. C'est le Dieu de la vengeance et du châtiment.

L'arrière-pays de la mémoire, avec ses chants rebelles, ses sources vives, ses dieux débonnaires, ses arbres tutélaires, ses étendues âpres ou fertiles, ses hommes faits d'amour et de conflits – l'arrière-pays est effacé, il s'est engouffré dans la béance de la foi dévoratrice. Pour être membre du troupeau des croyants soumis, du troupeau d'esclaves enchaînés par la Parole de Vérité et qui ne possède même pas dans sa mémoire un ancien rêve de liberté, il faut ne venir de nulle part. Il faut être une simple greffe qui peut à tout moment être tranchée. Car la hache de la foi ne transige pas, ne tremble ni n'hésite un instant.

Ce que cette hache voudrait d'abord couper, c'est le chemin qui mène à l'enfant, le cordon ombilical qui sert de fil d'Ariane. Le petit Boualem bourré de rêves, de désirs sans frein et d'horizons sans limites doit disparaître pour faire place à l'homme bridé par le mors de la piété, entravé par le boulet de la Vérité révélée. Homme chassé de ses territoires antérieurs, des terres giboyeuses où gambadaient des bêtes imprévisibles. Homme à la racine tranchée, sans enfance et sans paradis à rechercher : il n'y a plus d'éden derrière, il n'y a qu'un paradis devant, promis à ceux qui redoublent de prières, de zèle et de sacrifices dans la voie du Tout-Puissant.

Boualem est sommé de renoncer à ses trésors cachés, de se départir de ses secrets et de ses blessures, de ses joies exubérantes et de ses larmes. Il doit tout abdiquer : les demeures habitées ; les départs qui serrent le cœur ; les aubes de brouillard où le chemin vers l'école ressemble à une aventure ; les randonnées dans les champs à la recherche des fruits sauvages et des nids d'oiseaux ; la mer haletante que le soleil déclinant incendie ; les paysages déshabillés et meurtris par l'hiver ; les livres lus, la gorge serrée, la poitrine gonflée ou le cœur palpitant ; les musiques qui vous enveloppent, vous remplissent la tête de ramages et vous propulsent vers les astres.

Il faut, pour accéder à la voie de Dieu, devenir orphelin de tout cela. Se boucher les oreilles, domestiquer ses yeux, brider les élans de son cœur, déchirer ses livres trop hardis, casser tout ce qui vibre et qui chante. Il faut devenir orphelin, déchu de toute appartenance. Se débarrasser du père charnel. Il faut se séparer de la mère, non seulement de sa chair mais aussi du souvenir de sa tendresse.

Boualem n'a pas pensé depuis bien longtemps à ses parents. Le souvenir qu'il garde d'eux est des plus désagréables, et il n'éprouve nullement le besoin de l'exhumer et de le raviver. Il a jeté tout ce qui se rapporte à ses parents dans un puits d'oubli où il a aussi précipité son enfance peu réjouissante et les lieux qui l'ont abritée – le tout en un ballot bien ficelé et lesté d'une pierre afin qu'il ne surnage plus jamais. Il a souvent été horrifié à l'idée que ses enfants agiront peut-être de la même façon à son endroit, enfouissant sa mémoire dans quelque lieu sombre et répugnant qu'on n'aurait même pas envie d'approcher.

Le père mourut le premier, à un âge qui dépasse à peine l'âge actuel de Boualem. Ombre à la fois furtive et pesante qui a laissé si peu de traces sur le fils – juste quelques zébrures dans la mémoire, pareilles à des plaies cicatrisées. Homme rogue et taciturne. Langage réduit au minimum. Une avarice d'usurier : « Tu n'entends pas ce qu'on te dit ? », « Tu n'es pas encore prêt ? », « La nourriture n'est pas à ton goût ? ». Il ne vous regardait même pas en vous parlant. Pourquoi s'était-il brouillé avec les mots ? Il devait parler en son dedans une langue tellement âpre qu'elle aurait déchiré la gorge en sortant. La mère, menue et acariâtre, était plus imposante ; elle était envahissante jusqu'à la submersion et l'écrasement. Elle concevait tous ses rapports avec autrui en termes de domination. Boualem avait souvent pensé qu'elle avait fait des enfants sans le moindre amour, uniquement pour avoir à sa disposition des êtres prêts à la servir. A la fin de

ses jours, elle était devenue insupportable, et Boualem avait hâte de la voir débarrasser le plancher d'une maison qu'elle avait rendue invivable.

Boualem se demande si ses enfants n'ont pas aujourd'hui à son adresse des sentiments encore plus hostiles – sans doute beaucoup de mépris en sus de la haine proprement dite.

Il regarde les photos. Les prises de vue possèdent une valeur particulière, car il n'en aura peut-être jamais d'autres représentant ces personnes. Êtres sans doute à jamais disparus, mais pas emportés par ces maladies de la pauvreté et de la vieillesse à l'image du père et de la mère ; ils ont sombré en pleine jeunesse, sans avoir eu le temps de devenir pesants, indésirables ou défigurés par les infirmités. Quelque part, au fond de lui, il sait que ces visages ne seront plus jamais retrouvés ; il a maintenant acquis assez de courage pour ne pas refuser la réalité.

Il regarde les portraits. Déjà séparés. Chacun enfermé dans son cadre. Aucune photo d'ensemble où l'on verrait une famille heureuse d'être réunie. En dehors de ces photos, il ne restera bientôt dans la mémoire de Boualem que quelques épisodes dont il ne saura même pas s'ils constituent des rêves ou des souvenirs.

Le portrait qui le touche le plus est celui de Kenza à l'âge de quatre ou cinq ans (il a la flemme de se lever pour vérifier, car chaque portrait comporte une date). Un être indépendant et fragile, une petite femme à la fois décidée et désarmée, avec un regard étrangement dur comme s'il était déterminé à affronter sans ciller les incongruités du monde. Les lèvres charnues sont serrées, mais on se demande si ce n'est pas pour réprimer un rire trop insistant. Visage d'enfant – déjà indéchiffrable. Visage hésitant entre la moue et le rire, entre l'espièglerie et la gravité. Petit corps avançant dans la vie, se tenant sur ses gardes, commençant déjà à interroger le monde, à l'observer, le jauger, le braver et l'ausculter pour en déceler les pièges et les grandes plages de bonheur. Tout le sens, tout le poids, toute l'allégresse et toute la douleur du monde tiennent dans ce visage qui devrait être insouciant mais qui déjà se tient en éveil comme une petite bête traquée.

Boualem sait qu'il doit renoncer à ces visages. C'est peut-être l'unique manière de libérer son chagrin, de le laisser s'en aller, se dissoudre afin que lui-même retrouve un sens à ce qui l'environne, à ce qui continue à l'accompagner, à ce qui lui reste à vivre.

Il aurait voulu dormir – sombrer dans un sommeil profond, comme celui, ultime, dont on n'émerge pas. Cela fait si longtemps qu'il passe des nuits pénibles, la conscience en état d'alerte, refusant d'être distraite par un moment de repos. Il se retrouve parfois dans une sorte d'antichambre du sursis, hésite entre le seuil de l'anéantissement et celui de la veille douloureuse ; mais c'est presque toujours dans la seconde chambre qu'il s'engage.

Il n'ose plus dormir dans le lit où il dormait avec sa femme. Il avait d'abord opté pour le canapé du salon mais, comme l'endroit manque de confort, il a installé à côté un matelas à une place. Il campe là, en attendant de partir vers une contrée et vers un temps plus hospitaliers.

Le justicier inconnu

L’enveloppe ne porte ni timbre ni cachet ; elle n’a pas été expédiée par la poste.

Depuis des mois déjà, Boualem Yekker n’ouvre sa boîte aux lettres qu’avec beaucoup d’appréhension ; il espère chaque fois la trouver vide. Il n’attend aucun message de sollicitude, d’amour ou d’espoir. Les temps ne sont plus à ce genre d’égards. La situation actuelle lui rappelle son adolescence, durant la guerre, où les missives étaient redoutées, car elles consistaient surtout en convocations et autres libelles de mauvais augure.

Sa main tremble légèrement en prenant possession de l’enveloppe. Son nom est tracé d’une graphie impressionnante où les lettres s’allongent et s’incurvent. Il hésite un moment à l’ouvrir mais, lorsqu’il s’y décide, il la déchiquette fiévreusement comme s’il avait hâte de s’assurer qu’elle ne contient pas son arrêt de mort.

Le papier quadrillé s’ouvre par la formule sacramentelle glorifiant le Miséricordieux. Suit un message laconique :

Étant donné ta culture et ton savoir (qui rendent impardonnable ton égarement), la société des mécréants t’accueillera à bras ouverts pour services rendus. Elle a besoin d’hommes comme toi pour répandre son immoralité et ses desseins abjects. Mais une ultime issue de salut t’est offerte. Ne sois pas l’instrument inconscient d’un projet diabolique. Mets plutôt ton savoir et les jours qui te restent (la vie ici-bas n’est pas éternelle) au service de la morale la plus haute.

De la part de quelqu’un qui espère seulement être la cause de ton réveil sans toutefois se faire trop d’illusions, car le Maître de la Création, Qui s’est interdit de faire le mal, égare qui Il veut et guide qui Il veut vers le chemin droitement tracé.

L’inquiétude de Boualem diminue au fur et à mesure qu’il avance dans la lecture. Ce message tant craint est, tout compte fait, modéré ; il serait même bienveillant au regard des messages qui circulent : injonctions, délations et autres menaces de mort. L’une des méthodes les plus répugnantes consiste

en l’envoi d’un linceul à la victime désignée. Il paraît que la simple vue de cet objet suscite chez le destinataire une prostration extrême. La bonne âme qui s’adresse à Boualem appartient à l’école des missionnaires charitables, des rares hommes de ce pays pour lesquels la mort n’est pas devenue le seul argument et la seule référence.

Boualem fourre la lettre dans sa poche avant de pénétrer chez lui. Depuis quelque temps, il éprouve des appréhensions de maniaque. Il inspecte méthodiquement le petit bout de jardin et même l’intérieur de la maison. Il vérifie et revérifie les portes et les fenêtres pour s’assurer de leur fermeture. Le moindre petit bruit entendu (ou enfanté par son imagination ?) le propulse sur le qui-vive, le tire même parfois du lit, prêt à se terrer ou à se battre. Il vit à la manière d’une bête traquée.

La missive reçue aujourd’hui constitue une sorte d’heureux dénouement à ces longs moments d’angoisse. C’est donc tout ce qu’on me veut, se dit Boualem Yekker : me ramener sur le droit chemin. Quelles bonnes âmes préoccupées du sort de leur prochain ! Étrange et invivable planète. En face de ce monde-ci, de cette logique qui fait couler le sang par passion, qui s’est arrogé le droit de détruire les hommes afin de sauver leur âme, il y a l’autre monde à la logique aussi implacable mais froide celle-là, tuant par algorithmes, par système binaire, par informatique pointilleuse. Le monde scindé en deux : l’exaltation meurtrière contre l’algèbre dévastatrice.

En pénétrant dans la maison, Boualem s’affale dans son fauteuil avec un soupir de soulagement. Il n’a même pas procédé à son inspection habituelle, dans le dessein de découvrir le rôdeur décidé à l’éliminer. La missive de tout à l’heure l’a rasséréné en lui révélant que, parmi les justiciers pullulant dans la ville, il se trouve des cœurs tendres qui vous mettent en garde, font appel à votre sagesse avant que la hache ne s’abatte sur vous. Il aurait voulu écouter une belle musique, langoureuse, reposante. Il pense à Faïrouz. Chaque fois qu’il éprouve le besoin de se réconcilier avec les Arabes, il met une cassette de Faïrouz. Mais il ne se sent pas assez d’énergie pour s’arracher à son fauteuil et introduire une cassette dans son poste. Il somnole délicieusement, dans les profondeurs de moleskine. Le sommeil, si souvent convoité, serait-il aujourd’hui de la partie ?

La sonnerie du téléphone retentit désagréablement. Boualem sursaute mais n’a pas le courage de se lever. Ses jambes sont cotonneuses, ankylosées. La distance qui les sépare du téléphone semble infranchissable,

vaste terrain marécageux, désert aux pierres acérées. Il attend, contenant sa nervosité, dans l'espoir que la sonnerie cesse.

Il finit par se lever et se dirige, le cœur battant, vers l'appareil récalcitrant. Il décroche, et la voix à l'autre bout du fil laisse tomber d'un ton sépulcral :

– Vous êtes un homme mort. Préparez-vous à subir le courroux de votre Créateur.

Et l'étrange correspondant raccroche. Maintenant, Boualem tremble de rage. Il souhaite que son persécuteur rappelle pour qu'il puisse l'abreuver d'injures, déverser sur lui toutes les colères ravalées depuis des mois, toutes les révoltes qui grondent en lui et qui ne trouvent pas d'exutoire. Il reste debout près de l'appareil, attendant qu'il sonne de nouveau. Il prépare en lui-même un beau chapelet d'insultes et de défis à l'adresse de ce lâche maniaque. Il se félicite, pour une fois, d'être seul : ni sa femme ni ses enfants n'entendront l'enfilade de jurons, d'invectives et de propos cinglants qui va suivre. Toutes les formules d'indignation que son civisme refoule depuis des lustres au tréfonds obscur de sa gorge vont aujourd'hui emprunter la porte grande ouverte de ses lèvres. Boualem sera enfin délivré d'une colère qui hiberne en lui depuis un demi-siècle.

Il attend la sonnerie du téléphone comme un message d'amour. De guerre lasse, il va se rasseoir dans le fauteuil. Puis, fébrile, il se lève pour préparer un dîner sommaire : œufs au plat, poivrons frits. Assis à table, il regarde avec hébétude, déserté par toute faim, les deux gros yeux jaunes prisonniers de la gélatine du blanc. Il n'a plus ni bouche ni estomac. Il n'est plus que masse de nerfs vibrants, une pelote qui se resserre jusqu'à rupture du fil. Une alerte est déclenchée au-dedans de lui-même, anéantissant les besoins habituels du corps.

Il va se rasseoir dans le fauteuil où, sensation délicieuse, il commence à somnoler, à se détacher lentement de l'atmosphère oppressante et à flotter, le corps et la conscience éthérés, délestés des douleurs et des noirceurs que charrie chaque jour nouveau.

Il se lève nonchalamment et va se mettre au lit. Cette nuit ne sera pas comme les autres ; son intensité la désignera d'une pierre blanche. Boualem se sent dans la peau d'un jeune homme romantique qui écoute respirer la nuit, qui se laisse bercer par le bruit du vent et par l'antienne de la pluie. Il est en accord avec le monde et en paix avec son corps. Il vogue sur un voile de gaze qui ondule subtilement pour mieux épouser ses contorsions et

mieux amortir ses mouvements brusques. Une ouate bienfaisante l'enveloppe ; il se roule voluptueusement dans des enfonçures et des moutonnements, étouffant parfois et ouvrant tout grand la bouche. Nuit bénie d'entre toutes les nuits ! C'est bien vers le territoire désiré, vers la terre édénique du sommeil que le corps et l'esprit de Boualem lèvent de connivence les voiles...

La sonnerie, cette fois, le glace littéralement. Boualem sursaute dans le lit, envahi de sueurs froides. Son cœur se met à battre si fort qu'il est sur le point d'étouffer : un viscère gigantesque semble coincé dans sa poitrine, obstruant sa gorge. Qu'est-ce que cette sonnerie sauvage ? A quel monde et à quel siècle appartient-elle ? De quel monstre est-elle l'émanation ? Boualem nageait dans un univers d'opalescences, de substances évanescentes, de sinusoïdes sensuelles. Et voici qu'un instrument inexorable, qui hurle de sa gorge de métal, le déloge brutalement.

Boualem se met à trembler, comme si on l'avait plongé dans une cuve d'eau glacée. Il essaie de ramener les jambes vers son ventre, de se recroqueviller pour former une boule résistante en mesure de s'opposer au bruit et au froid que la voix de métal répand autour d'elle. Mais Boualem ne peut pas bouger ; son corps est médusé, glacé par la langue acrimonieuse qui s'agite hargneusement. Il laisse retentir la sonnerie qui le larde de coups rapprochés. Il retient sa respiration de peur que le persécuteur à l'autre bout ne se rende compte de sa présence.

Le téléphone finit par se taire, mais Boualem est trop nerveux pour retrouver cet état de grâce qui allait le conduire vers le sommeil. Il demeure dans une pose fœtale, tremblant sous les couvertures, ne pouvant même pas se décider à se lever pour se rendre aux toilettes, car il est tenaillé soudain par une forte envie d'uriner.

Boualem a hâte de voir se lever le jour, convaincu que la lumière allait le délivrer de ce cauchemar. Il veut savoir le temps qu'il lui reste à attendre. Il ne peut résister longtemps au besoin de regarder sa montre. Il se lève, allume. Il est 3 h 50. Il en profite pour se rendre aux toilettes et soulager sa vessie.

Enroulé dans ses couvertures, il ferme les yeux, s'efforce de penser à des paysages reposants qui l'entraîneraient sur la voie du sommeil. La nervosité finissant par l'abandonner, il ne tarde pas à plonger dans un état d'hébétude, perdant la notion du temps. Des voitures commencent à circuler, d'abord très sporadiquement, ensuite à un rythme plus rapproché. Des coqs se

mettent de la partie. Puis, tout à coup, comme si une écluse l'avait libérée, la lumière du jour s'épand, restituant aux choses et aux espaces leurs visages familiers.

Boualem prépare un café, prend tout son temps pour le savourer. Cette journée a un goût et une couleur exceptionnels. Elle a valeur à la fois de journée de fête et de journée d'adieu. Boualem est tellement heureux d'avoir échappé à cette nuit inclémente – l'une des plus pénibles qu'il ait jamais passées. Cette nuit l'a en quelque sorte mûri ; alors que son âge approche le demi-siècle, il semble découvrir l'essence des choses : il sent qu'il pourra maintenant prendre un certain nombre de décisions en conséquence, des décisions vraies qui ne seront ni de l'ordre du rêve ni de l'ordre de la fuite en avant. Il avait, pour la première fois cette nuit, dans les ténèbres et la froideur de la solitude où aucune présence ne pouvait le distraire ou l'assister, touché, en tâtonnant, le visage hideux de la réalité. Il n'en a plus peur désormais ; il pourra la regarder en face.

Il a envie de faire le point, de faire la part des choses, sans complaisance et sans affolement. Il sait, par exemple, de science sûre – et il ne se leurrera plus jamais – qu'il appartient à une espèce marginale et traquée, qui ne tardera pas à disparaître. Il ne pourra plus jamais entonner, à pleins poumons et le cœur emporté, le rude et confiant chant communautaire qui repose l'âme et réconcilie avec la fruste réalité. Cette communauté n'est plus la sienne : elle le rejette mais lui non plus n'y tient guère. Divorce presque à l'amiable. N'étaient ces menaces et ces brimades qui lui rendent la vie impossible, ils auraient pu vivre côte à côte, sa société et lui, se tournant le dos, sans rien demander l'un à l'autre.

Il déguste lentement son café, exalté, pareil à un amoureux qui attend l'heure d'un rendez-vous.

Il sort finalement pour se rendre à la librairie. Dès qu'il ouvre le portail, un groupe d'enfants, qui semblait en embuscade, s'égaille. Boualem perçoit des murmures et des conciliabules. Lorsqu'il dépasse le groupe de quelques mètres, il entend derrière son dos, lancée comme un défi et reprise par plusieurs poitrines, cette sentence sardonique :

– Il poussera des oreilles d'âne aux mécréants le jour du Jugement Dernier.

Boualem presse le pas, mais la phrase le poursuit, portée par des voix plus assurées puis carrément menaçantes.

Nés pour avoir un corps

La librairie a été fermée.

Le comité de préservation de la morale collective a décidé d'affecter le local à un usage à la fois plus rentable et plus honorable – mais qu'il ne précise pas pour l'instant.

Boualem Yekker n'a pas été avisé. Un matin, en se rendant, comme à son habitude, à la librairie, il trouve la serrure changée et un écriteau scellé sur la porte. L'écriteau stipule que la Communauté souveraine a décidé de récupérer un bien qui appartient à Dieu d'abord, à elle ensuite. Quant à la marchandise qui s'y trouve, son propriétaire serait prévenu en temps voulu s'il escomptait la récupérer.

Boualem reste devant la porte, abasourdi. Va-t-il tenter de pénétrer dans sa librairie ou rebrousser chemin ? Il se tient là, perplexe, désarmé et penaud, ne sachant que faire de ses bras et de ses jambes, comme si les premiers avaient désappris d'agir et que les secondes ne savaient pas le porter loin de là. Tout à coup, une sorte de révélation se fait. Une paix insolite l'envahit. Abattu il y a encore quelques minutes, il se sent maintenant délivré – de cette délivrance incompréhensible qu'on éprouve quelquefois devant un échec consommé.

Cette séparation d'avec les livres est le plus grand bouleversement advenu dans sa vie – le départ de sa famille lui-même ne représente pas une coupure aussi profonde avec son passé et une confiscation aussi évidente de son avenir. Maintenant, c'est comme si on avait élevé un mur noir. Un mur tout autour de lui, qui l'empêche de regarder aussi bien devant que derrière.

Boualem pense soudain à ces gens, de lointains parents, qu'il lui arrivait de voir à la campagne, et qui ne possèdent aucun livre chez eux : il se demandait à chaque visite comment ces gens-là pouvaient vivre, exclus de l'odeur du papier, du tournoiement des feuilles où bruissent des métaphores, des idées et des aventures. Maintenant, il va peut-être, pour le temps qui lui reste, vivre la vie de ces gens-là, connaître des horizons pareils aux leurs. Car, qui dit qu'après la fermeture de la librairie les Frères Vigilants ne feront pas irruption chez lui afin d'en extirper jusqu'au dernier livre ? Rien, jusque-là, n'a pu arrêter la folie exorciste de ces rédempteurs forcenés. Ils

ont décidé de lustrer le ciel pour que leur foi puisse s'y mirer. Ils veulent commencer par le laver de ces nuages inconvenants que constituent les livres.

Les livres ont formé le terreau où la vie de Boualem s'est développée, à tel point que ses mains livresques et ses mains charnelles, son corps de papier et son corps de sang s'imbriquent et s'emmêlent bien souvent. Boualem lui-même a fini par ne plus bien faire la distinction. Il a connu dans les livres tellement de personnages, il a côtoyé tellement de destins inoubliables que sa vie ne serait rien sans eux. C'est un peu au contact de la vie et beaucoup au contact des livres que des idées ont germé en lui, que des idéaux ont pris racine, que des sensations voluptueuses et des ondes de joie ou de colère ont parcouru son corps frémissant, y laissant des traces durables. Il lui est arrivé, comme tout lecteur persévérant, de tutoyer les plus prestigieux, de pénétrer leur intimité, de lire leurs émois et leurs pensées comme à travers une porte vitrée. Il avait dès le début pris en affection les auteurs malheureux, tourmentés et problématiques : il a préféré Du Bellay à Ronsard, Ben Jonson à Shakespeare, Keats à Lord Byron, Rousseau à Voltaire, Dostoïevski à Tolstoï, Alfred de Vigny à Victor Hugo, Hafiz Ibrahim à Ahmad Chawqi. Il en est resté aux classiques. La littérature d'aujourd'hui le déroute par sa frivolité ou par ses jeux formels abscons où l'âme humaine se retrouve au rebut, où le destin de l'homme se joue comme un programme d'informatique à entrées multiples.

Il se rappelle un épisode de sa vie où, au sortir de l'enfance, son cousin et lui, qui venaient d'entrer au collège, devisaient au bord de la plage sur Voltaire et Rousseau, le cousin défendant la supériorité du premier, Boualem offrant ses suffrages au second. La discussion s'anima et, tout à coup, le cousin le toisa puis porta son regard sur l'horizon et laissa tomber solennellement :

– Mais Voltaire a plus de talent.

Argument décisif et assassin : Boualem se tint coi. Il baissa la tête, penaud : il ignorait le sens du mot « talent ».

C'est juste après cette scène que son grand frère rapporta à la maison un livre monumental : *Histoire de l'aviation*, par René Chambe, de l'Académie française. Ce fut l'une des plus belles fenêtres qui s'ouvrirent devant Boualem sur le monde de l'exploit et de l'aventure. Le ciel tout entier descendit tout à coup jusqu'à lui, devint une prairie d'ébats pour ses rêves les plus fous. Il connut dans les moindres détails les impatiences, les joies,

les exploits et les mésaventures de Clément Ader, Santos-Dumont, Latham, les frères Wright, Guillaumet, Hélène Boucher, Mermoz. La traversée de Lindbergh est connue de lui heure par heure, comme il connaît le dramatique échec de Nungesser et Coli. L'aventure de l'Aéropostale, le survol des cordillères, les pannes dans le désert, la traversée des océans furent ses propres escales et ses propres prouesses. Plus tard, lorsque la télévision devint un gadget dont chaque foyer était pourvu, il ne rata aucune série sur Blériot, aucun documentaire sur Guynemer. Il a longtemps vécu en plein ciel, vibrant par procuration, secoué dans sa carlingue par les émotions de l'aventure où la mort rôdait, semblable à un oiseau de proie.

Mais il ne faut pas croire qu'il n'a pas eu de vraie jeunesse, une jeunesse en dehors des livres. Il avait, lui aussi, fait partie de ces gens convaincus qu'ils sont nés pour avoir un corps. Les accents de l'émerveillement enfantin, les remous de la passion et du rêve adolescents avaient vibré en lui, pareils à des cordes tendues. Avant de devenir vagues de la mémoire, des flux l'ont parcouru, sensuels et instants jusqu'à la douleur et à l'obsession.

La maison où il vivait alors était bien loin de posséder l'aisance relative de celle où il vit aujourd'hui, qui se permet même le luxe d'un citronnier malingre, oasis inespérée pour des oiseaux traqués par le béton qui viennent se réfugier là, se reposer, pépier et même s'ébattre avant de continuer leur route vers quelque éden de verdure. La maison d'antan était oppressante. Elle était située dans le quartier tassé de la ville, où le soleil ne pénétrait pas, où les oiseaux ne s'aventuraient pas. Boualem ne tint entre ses mains à peu près aucun des jouets qu'il voyait chez les autres et qu'il rêvait de posséder : cheval à roulettes, personnages et bêtes de caoutchouc joufflus et fessus ; il avait longtemps soupiré après une carabine à pression.

Mais le ballon était à sa portée. Les enfants du quartier s'étaient approprié un terrain vague à deux kilomètres de là. Les matches n'y duraient pas un temps réglementaire mais des après-midi entiers, jusqu'à ce que la nuit tombe et que la balle commence à se dérober à la sagacité des regards. Parfois, instants merveilleux, des filles s'arrêtaient pour regarder. Alors, les joueurs perdaient la tête, se surpassaient, multipliaient les prouesses et les irrégularités, devenaient ridicules. Heureusement que l'arbitre ne brillait pas par la rigueur et la ponctualité ! Sauf quand le désir le saisissait, lui aussi, de montrer aux filles qu'il était le maître absolu de ce champ de bataille – auquel cas le match se terminait dans le sang.

Boualem avait un ami, un cancre impénitent, totalement enivré par le football et qui deviendrait d'ailleurs par la suite un joueur professionnel. En ce temps-là, il racontait à Boualem des histoires grandiloquentes dont les héros étaient des footballeurs – des gardiens de but généralement. Une de ces histoires parlait du goal héroïque d'une équipe de division subalterne. Il refusa la combine, arrangée par les dirigeants, qui devait faire perdre son équipe. Ayant un sursaut d'honneur une fois devant ses bois, il se démena comme un beau diable, si bien qu'il finit par avoir vingt joueurs contre lui sur le terrain. Résistant jusqu'au bout, il fut, à la fin du match, tabassé à mort par ses coéquipiers et ses adversaires ligués. Une autre histoire racontait la fin tragique d'un goal évidemment hors du commun. Exaspérés par le brio de ce gardien dont la cage restait aussi intacte que l'hymen d'une vierge, ses adversaires glissèrent un couteau à l'intérieur du ballon. A l'instant où le vaillant sportif plongea et amortit le ballon sous lui, le couteau pénétra droit dans son cœur...

L'autre issue offerte à la vie et aux fringales des corps excités était la mer – son ventre profond et nacré, ses halètements de femme fatiguée d'amour, ses étirements paresseux. Parfois, des vaguelettes la parcouraient à l'infini, chair de poule piquetant son dos de bête frileuse. Là encore, d'autres amitiés se nouaient, car on y allait en bande. D'autres fables et d'autres mythes naissaient, dont les héros n'étaient pas des gardiens de but mais des jeunes filles au corps dénudé ou alors des poissons phénoménaux qui déroutaient les pêcheurs. Assaisonnées par la brise marine, un relent d'iode et de saumure, ces histoires attisaient le désir lové comme un reptile dans les reins adolescents que le soleil martelait et qu'une risée douce fouettait.

Un lycée de jeunes filles était situé sur le chemin de la plage. A l'aller comme au retour, lorsqu'ils rentraient avant la nuit, les garçons s'arrêtaient à quelques mètres du portail. La communication avec les filles était très difficile, mais des idylles silencieuses, des aventures imaginaires germaient, s'épanouissaient, s'amplifiaient jusqu'à peupler les jours et les nuits des garçons (et, qui sait ? des filles aussi peut-être) qui se laissaient prendre à leur propre jeu et à leurs fantasmes, s'enlisant dans l'illusion et les rodomontades.

La jeunesse, même démunie, pouvait opposer à la misère la vigueur, la beauté et l'impertinence de son corps, la hardiesse de son désir. Jeunesse agrippée à la vie, irriguée par le soleil comme un incendie invincible ! On

pouvait, les jours fastes, s'attabler à une terrasse et s'offrir un apéritif ou une bière amère et délicieuse. C'étaient des moments émoustillants où la vie prenait d'autres couleurs, où la tête carillonnait et sombrait dans une fête vertigineuse. La lumière extérieure pénétrait à petites gorgées dans le corps qui irradiait et brûlait, semblable à une torche dans la nuit.

Comme les temps ont changé depuis ! On se croirait dans un autre pays, voire sur une autre planète. La jeunesse d'aujourd'hui n'a cure des musiques de la nature, des beautés qui sollicitent le regard ou titillent les recoins secrets du corps. C'est une sorte de jeunesse mutante, vide de tout désir humain, habitée et obnubilée par un brûlant rêve de pureté et de rédemption. C'est une jeunesse dévolue au noble combat pour la foi où la mort se donne et s'accueille avec un détachement terrifiant. Le licite et l'illicite sont les deux seules frontières qui bornent leurs horizons, qui balisent leur champ moral : on se sacrifie pour instaurer l'un et on se bat jusqu'à la mort pour effacer l'autre. Jeunesse sans générosité et sans entrailles, sans raison et sans retenue, tout entière agitée par un flux dévastateur, le flux du dogme qui commande de souffrir et de faire souffrir, d'anéantir et de disparaître sans une pincée d'état d'âme ! Des jeunes s'épient dans la rue, prêts à en découdre sauvagement au moindre geste suspect. Les armes parlent avec une aisance et une fréquence qui font de la vie une dérision, un simple accident temporel coincé entre deux probabilités où la variable est devenue plus aléatoire que jamais.

Dans ce pays désormais soumis à ce qu'on prétend être la loi divine, loi de perspicacité, de justice et de clémence, les hommes et les femmes se faufilent comme des morts en sursis. Lorsque quelqu'un plonge la main dans sa poche, sous son manteau ou sa gandoura, des souffles se suspendent, des cœurs se mettent à battre la chamade, des jambes se tendent, prêtes à entamer une course folle. Il n'est pas rare qu'un pistolet ou un poignard jaillisse, un bond de félin, un geste prompt comme l'éclair l'accompagnant. Le résultat : un homme lardé de coups de lame ou perforé d'une série de balles se débat dans une mare de sang comme la bête du sacrifice rituel. Il n'y a pas de main secourable, de réaction d'indignation. Les passants, gagnés par la panique, s'égaillent et fuient dans tous les sens comme une basse-cour sur laquelle s'abat le faucon. Les citoyens ont intériorisé la terreur, ils sont devenus de simples bêtes préoccupées de leur survie.

Depuis que les prêtres-légistes se sont emparés du pouvoir pour réaliser le règne de l'Équité, pour gouverner selon la loi et la volonté de Dieu, la confiance règne partout : le souverain-commandeur selon le décret divin reçoit son divan, un flingue à la main.

Les livres – leur proximité, leur contact, leur odeur et leur contenu – constituent le refuge le plus sûr contre ce monde de l'horreur. C'est le plus agréable et le plus subtil moyen de voyager vers une planète plus clémente. Comment Boualem continuera-t-il à vivre, maintenant qu'on l'a séparé des livres, sa plus revigorante substance ? Il est comme une plante arrachée au terreau, séparée de la sève et de la lumière, ses deux éléments vitaux. On l'a exclu des livres. On l'a exilé de tous les repères de son enfance : les valeurs piétinées, les symboles dévoyés, les espaces défigurés et saccagés.

Il voudrait tant aujourd'hui repartir sur les traces de cette enfance démunie et merveilleuse. Mais il ne le pourra sans doute jamais. Son quartier, encore plus surpeuplé et plus détérioré, est devenu un lieu à haut risque. Les milices religieuses s'allient à la pègre et aux trafiquants de tous bords pour entreprendre des actions punitives contre les personnes réticentes à l'ordre nouveau, contre des citoyens jugés sans moralité, c'est-à-dire les intellectuels, les artistes, les originaux. Le stade où sa vigueur juvénile se déployait derrière le ballon sert désormais d'emplacement à une mosquée gigantesque où se relaient les prédicateurs les plus virulents et où des listes d'hommes à châtier sont régulièrement placardées.

Boualem ferme les yeux pour mieux voir, par le regard intérieur, ces lieux chers à son cœur mais qui arborent aujourd'hui un visage méconnaissable à force de défigurations. Recroquevillé en lui-même, enroulé comme un cloporte sur ses souvenirs pour mieux les tenir au chaud, il lance cette prière désespérée :

– Mon Dieu, montrez-moi le chemin. Car mon chemin n'est pas le leur.

La mort fait-elle du bruit en s’avançant ?

Dans le citronnier rabougri de la cour, Boualem Yekker entend roucouler des pigeons ramiers. Heureux volatiles ! On ne les a pas encore contraints à changer de mœurs et de chants, à moduler des airs qui contrediraient les pulsations de leur cœur. Les oiseaux sont la personnification même de la liberté. Dès qu’un ciel cesse d’être à l’image de leurs désirs, ils se rassemblent, se concertent puis prennent leur vol en une très lointaine migration où certains laissent leur vie. C’est le prix à payer pour vivre à l’unisson de ses désirs, dans les paysages et les horizons qui réconcilient avec soi-même. L’oiseau ne courbe pas l’échine et ne grelotte pas, pitoyable, sous un climat qui l’accable ; il préfère prendre son essor et fracturer les horizons.

Vers quels cieux partira Boualem afin de trouver le repos et une communauté fraternelle ? Sera-t-il possible pour lui de fuir la saison inhospitalière qui s’abat sur la contrée et trouver un climat à sa convenance ? Sur les routes abruptes où le Dogme flotte tel un assourdissant étendard, près de la mort embusquée et prête à sortir son dard, face à la Déraison accroupie comme un nuage immense sur le monde, est-il encore possible de rencontrer un frère à visage d’amour et de poésie ? Boualem voudrait tant d’un frère comme cela qui, visage de sagesse et de liberté, le prenne par la main. Et que tous deux accordent leurs évasions. Mais le monde est un désert, la folie l’a transformé en ossuaire. L’illumination est arrivée, pareille à un ouragan : il ne subsiste, dans les territoires désherbés, que des vigiles insomniaques scrutant les horizons dévastés pour repérer l’âme rebelle.

Territoire vidé d’amitié, contrée vidée d’intelligence, désert sans la halte rafraîchissante de quelque livre indocile qui remue la plaie des questions et les germes de l’insolence. La ville a commencé par se scinder en deux espaces ennemis : celui, majoritaire, des hommes bardés de foi et de certitudes, et l’autre livré au questionnement, à l’inquiétude et aux brimades. Les deux ne communiquaient pas, ne se regardaient pas, ne se saluaient pas. Puis l’un des espaces a fini par réduire l’autre au silence,

avant de l'effacer. Il caracole aujourd'hui tout seul, harnaché de certitudes flamboyantes.

Un jour, les gens se sentirent fatigués de penser, une lassitude s'abattit sur l'intelligence, et la raison vacilla. Ceux qui attendaient, araignées tisseuses d'obscurité, araignées patientes et résolues, que la pensée trébuche et abdique, sortirent alors et se répandirent. Comme la tombée irrévocable de la nuit.

C'est dans cette nuit que les hommes avancent désormais, sans aucun repère lumineux. La musique, la danse sont bannies. Banni tout ce qui attise dans l'être l'émotion sacrilège. La jeunesse ne sait guère chanter ; elle est occupée à glorifier le dogme qui exclut, à solliciter le martyre et à l'infliger. Seul le rêve est encore permis, pour ceux qui savent se réfugier à l'intérieur d'eux-mêmes. C'est le seul territoire autonome, qui tient à distance les gardes-chiourme.

Alors, Boualem Yekker rêve à défaut de vivre. Il remplace les êtres par des fantômes. Il remplace l'histoire naine qui claudique dans ses petits souliers par le mythe grandiloquent qui gonfle les ailes du monde d'un souffle de poésie. Mais l'humanité s'est engluée dans une telle laideur qu'elle aura de la peine à trouver le poète providentiel qui parviendra à l'embellir pour la rendre supportable.

Boualem Yekker n'est pas ce poète. Il n'est qu'un simple rêveur que la poésie n'a pas visité. Bien sûr que le désir de saisir la quintessence du monde et de l'emprisonner dans l'écriture l'a hanté comme il a hanté tant d'hommes humbles et infirmes qui traversent nos rues à pas de loup, silhouettes que nous ne voyons même pas. Mais Boualem n'a pas longtemps vécu dans l'illusion : il s'est vite rendu compte que d'autres ont réalisé les livres que lui n'a pas pu faire – et si admirablement qu'ils dissuadent les plus présomptueux de tenter l'émulation. Boualem est devenu un lecteur et un vendeur de ces joyaux que son esprit et ses mains se sont avérés incapables de concevoir. Mais ce n'était pas de gaieté de coeur : c'était comme d'accepter soudain sa propre mort, de concevoir que rien ne vous prolongera au-delà de votre disparition. Boualem a accepté de mourir.

Peut-être sera-t-il écrivain dans une autre vie ? C'est vrai qu'une seule vie est trop courte pour accomplir tout ce qu'on désire. Il y a tellement de malformations qu'on voudrait corriger, tellement d'événements qu'on voudrait aborder par un autre bout, tellement de pistes qu'on voudrait

brouiller, tellement de blessures ou d'affronts qu'on voudrait effacer : une autre vie au moins est nécessaire pour cela.

Pourtant, c'est terrible ce qu'on peut avoir vécu en cinquante ans. Chaque fois que Boualem entreprend de faire la rétrospective de sa vie, ce qui lui arrive assez souvent ces derniers temps, il voit des images et des souvenirs qui semblent venir de si loin, d'un temps immémorial. Pour parvenir jusqu'à lui, ils se faufilent entre des étés interminables, des kilomètres de vents glacés, des vallées, des fleuves et des montagnes. Musique belle et nostalgique, musique triste à faire pleurer, musique du temps splendide et impitoyable où se marient la naissance et la mort, l'arrachement et les retrouvailles. Arrêter chaque moment pour en extorquer la chair, en épuiser les sucs. On a envie de boucher toutes les issues de l'univers pour que le temps reste prisonnier, pour que le tourbillon s'arrête qui nous entraîne vers la mort.

Boualem a toujours été matinal. Il l'est encore plus depuis qu'il vit seul : il connaît de longues insomnies et l'aube le surprend souvent les yeux ouverts. Il est devenu – étrange sentiment – un hôte assidu de lui-même : il se visite en long et en large ; il arpente son passé dans tous les sens pour y déceler des gîtes hospitaliers, des lumières clémentes, des haltes revigorantes. Une sorte de ressac le berce entre des plages reposantes, dans une musique assourdie comme un bruissement de palmes. Parfois, un vent impromptu rabat une odeur oubliée. Parfum violent qui le transperce puis s'accroche à lui avec des serres farouches qui lui lacèrent la peau. Kaléidoscope de la mémoire où défilent les années, les saisons, des visages et des paysages trop pressés qui se bousculent et se piétinent. Quelques images s'attardent plus que d'autres, cicatrices profondes, totems inexpugnables que le temps n'arrive pas à renverser et à ensevelir. Bourdonnement, gémissement de souvenirs englués dans la chambre hermétique du passé et qui cognent à la porte désespérément pour retrouver l'air libre. Il arrive que l'un s'échappe de ce monde clos et pétrifié pour prendre corps dans le présent. Il vainc les sortilèges du temps et s'évade, condamné bienheureux qui annule son verdict et retrouve l'exultation du sang qui bat en liberté. Il se matérialise devant nous, messager de la vie et de la mort, sombre étincelle résumant la toute-puissance du néant.

Boualem est assis sur un banc public, dans un endroit surélevé d'où l'on domine cette splendide perspective portuaire de la ville où il est né, ville qui dégringole comme un troupeau de chèvres d'un rideau de collines puis se répand autour du rivage. Le soir, ses lumières dessinent l'illusion d'un ciel étoilé qui se mire dans l'eau – voie lactée qui s'étire, s'incurve parfois ou se referme carrément sur elle-même.

Mais la perspective qui s'offre aux yeux de Boualem est une perspective diurne où la blancheur des pâtés de maisons, les bouquets de verdure et une lumière éclatante ajoutent une pointe ornementale à la beauté de la baie. Une étrange paix plane sur cette ville qui saigne pourtant si terriblement à l'intérieur, cette ville prédisposée à la joie mais d'où la joie est bannie. Boualem a presque le regard de quelqu'un qui quitte un endroit pour ne jamais y revenir. Ou le regard de quelqu'un qui contemple l'endroit où il va mourir. Ce qui revient au même. Il est terrible de regarder des espaces où l'on circule depuis plus de quarante ans : notre vie en devient presque irréelle. Seuls ces espaces possèdent une réalité qui survit, en les effaçant, à toutes les existences humaines qui ont pu y faire halte ou s'y installer.

Traverser la vie comme traverser un courant à la nage : l'eau écume et roule sans cesse, interdisant à toute figure de se fixer, à tout souvenir de s'attarder. On aborde sur l'autre rive totalement démuni, avec, comme seule relique sauvée de la traversée, une mémoire endolorie.

Boualem sollicite cette mémoire, il la triture jusqu'à en faire une plaie pantelante. Il voudrait lui soutirer quelques images, raviver en elle quelques étincelles auxquelles se réchauffer. En même temps que cette mémoire, il interroge aussi la ville sur les traces d'un enfant et d'un adolescent qui furent lui. Il s'arrête à des angles de rues, devant des magasins, des terrains vagues pour collecter des indices, réveiller des odeurs, dépoussiérer des visages ensevelis. Mais la chair manque à ces évocations, manquent les émois et les palpitations. Évanouies à jamais les émotions éprouvées pour la première fois, la magie de la découverte. D'innombrables infirmités s'intercalent entre vous et les images recherchées. Celles-ci, lorsqu'on réussit par miracle à les ressusciter, se révèlent émoussées et ternes, bois mort que l'on ramasse sur la grève du souvenir, et sur lequel on souffle vainement dans l'espoir de lui injecter une sève. A force d'insistance, quelques brindilles s'animent parfois d'une faible agitation convulsive, comme une petite bête qui s'accroche à la vie par soubresauts avant

d’exhaler son dernier râle. Puis tout redevient immobilité, calme plat du temps qui tue en silence et sans passion aucune.

Ils furent pourtant heureux. Boualem se rappelle une famille s’ingéniant à créer un minimum de tendresse dans un pays occupé qui vit dans la misère et l’humiliation. Chaque chose avait une valeur à la mesure de sa rareté : le pain, la chemise maintes fois reprisée, les souliers, le livre lu et relu. Le grand frère, que Boualem aimait beaucoup, désolait la famille par sa petite taille. Lorsqu’il eut vingt ans, Boualem, qui en avait douze, tremblait de voir son aîné se figer dans sa si peu importante stature. Il passait son temps à essayer de savoir à quel âge s’arrête la croissance, rêvant toujours pour le frère d’un miracle qui l’étirerait substantiellement avant que les jeux ne soient faits ! Boualem pense beaucoup à lui ces derniers temps, regrettant que la vie adulte leur réserve si peu d’occasions de se rencontrer. Mais n’est-ce pas une pensée égoïste ? C’est sans doute uniquement sa propre enfance que le libraire recherche à travers ce témoin primordial.

Boualem rêve de marcher dans une rue déserte et silencieuse, ombragée de marronniers. Mais la ville est surpeuplée, elle grouille comme une fourmilière quelle que soit l’heure de la journée et quelle que soit la saison. Les Berbères ont proliféré comme des mangoustes, faisant parfois songer à la génération spontanée. Les trottoirs contiennent à grand-peine une foule qui s’épand sur les chaussées, bloquant les voitures, les noyant dans leur flot. Cette ville, jadis belle et voluptueuse dans les effluves ambrés du soir, est devenue invivable. Les oiseaux qui hantaient les arbres, orchestrant des fêtes crépusculaires, ont émigré sous des cieux plus habitables. Si Boualem devait partir, lui aussi, ce serait presque sans regret ; car cette terre « chasse ses enfants », comme dit un proverbe d’ici.

Lorsqu’il voyait, les premiers mois, les milices barbues défiler dans les grandes artères, il était frappé par l’inadéquation entre ces guerriers médiévaux et cette ville sensuelle et rieuse qui ouvre sa poitrine à la mer. Il se disait que la ville ne tarderait pas à expulser ce corps parasite qui est une offense au paysage. Il attendait donc que les choses rentrent dans l’ordre, que ces messagers du fanatisme regagnent leurs ténèbres et que la ville ouverte aux brises marines reprenne ses étirements voluptueux. Combien les hommes comme lui se sont trompés ! Il a suffi que la beauté et la raison somnolent un instant, renonçant à leurs défenses, pour que la nuit bouscule le jour, se déverse dans la ville comme un déluge horrifiant. Maintenant, il n’est plus possible de faire marche arrière ; toutes les digues, toutes les

écluses sont fracturées. Une hystérie incontrôlable s'est emparée de la cité, annihilant les barrières. Toute l'énergie fanatisée est tendue comme une corde d'arc, tournée vers un rêve de purification de la société. Un exorcisme par le sang et par le déluge absolu.

Boualem aurait voulu, comme par le passé, prendre un transport public, sentir cette chaleur humaine qu'attisent le voisinage et les bavardages indélicats. Mais cette ville n'est plus la sienne. Cette nouvelle race de dévots qui ignorent les concerts de musique et la fraternité d'un verre partagé, cette jeunesse embrigadée qui dédaigne les élans du cœur et la beauté du rêve l'expulsent de cet espace où il a marché, rêvé, aimé, où il s'est réjoui et révolté. Sa ville aux ensorcelantes diaprures, sa ville aventurière qui tend les bras vers le large et qui halète sous la vague comme une poitrine de jeune fille, sa ville transformée en désert et en léproserie !

De son banc de jardin public, il la regarde qui se faufile vers la mer comme si elle cherchait à s'enfuir, qui se décompose sous un ciel dont la lumière n'éclaire pas mais calcine. Les rues descendent en pente douce, accompagnées d'une escorte d'arbres. Boualem a tant de fois contemplé ces paysages que ses yeux ont perdu leur vigilance : soumis à un effet de diversion, ils s'absentent souvent, regardent sans voir, préoccupés par autre chose pendant que le panorama s'offre à lui, non pas réel mais simple miroir où s'ébattent rêves et souvenirs.

Jadis, ces paysages ne lui dispensaient pas que plaisir et réconfort mais aussi une profonde mélancolie suscitée par l'ombre de la mort. Les parures dont les saisons émaillaient le corps comblé de la ville lui faisaient surtout penser au temps qui passe, à la mort assise au bout. Il se surprenait à s'interroger : la mort fait-elle du bruit en s'avançant ?

Oui, cette ville qui se contente des beautés que la nature lui a prodiguées, qui n'a pas, comme d'autres villes, domestiqué des fleuves, enjambé des collines, élevé des édifices impressionnants, cette ville choyée et suppliciée lui a souvent fait penser à la jouissance et à la mort, à la jouissance dans la mort.

L'enfance revient comme un reflux, le submerge, le livre, pieds et poings liés, aux tortures de la mémoire.

Caresser le temps à rebrousse-poil. Marcher en claudiquant sur ses propres traces. Quels paysages de ruines on arpente mais aussi quelles sèves

et quels rêves, soudain réveillés, crépitent sous nos pas comme des cosses qui ont trop longtemps contenu leurs fruits !

Un enfant entêté vous poursuit, un enfant à jamais blessé qui vous reproche – mais sans paroles – de l'avoir abandonné dans les méandres du temps, toile d'araignée meurtrière dont il reste prisonnier. L'enfant tend les mains vers vous, implore votre mansuétude. Car il ne comprend pas votre impuissance. Il ne comprend pas que vous aussi êtes prisonnier à l'autre bout du temps qui vous entraîne sans rémission vers la laideur et l'anéantissement. L'enfant et vous êtes contraints au divorce déchirant, à la séparation sans recours.

Mais, parfois, le miracle et l'enchantement se liguant, l'enfant et vous vous rejoignez. Dans, par exemple, la terrible aventure qui vous fait père. Un être se détache de vous pour mener sa propre vie. Vous revoyez et revivez, spectateurs de vous-mêmes, vos hésitations, vos découvertes, vos émerveillements, vos déconvenues. Êtres doubles, soudain prolongés dans le temps, vous connaissez le dédoublement et l'ubiquité. Vie bourgeonnant, s'épanouissant, se blessant aussi bien souvent. Vie miraculeuse qui palpite au rythme des saisons splendides !

Boualem a aussi suivi des cortèges funèbres. En nombre incalculable. Le temps toujours. Qui prélève sa part de vie. Qui fond, oiseau de proie, sur la joie et la beauté qu'il déchiquette, ses serres laissant des trous immenses qu'aucun courage ni aucun oubli n'arrivent à rapiécer. Nous sommes ce corps émietté qui, au fil des jours et des ans, laisse des lambeaux à chaque obstacle, se dénude et s'atrophie jusqu'à se présenter décharné et impotent, presque momifié, devant la force dévastatrice, la massue pesante du temps qui l'achève, devant la chute vertigineuse dans la nuit, dans l'absolu du néant.

Boualem Yekker n'a pas les certitudes des foules qui l'environnent. Il aurait pu être aujourd'hui plus tranquille. Le prix à payer n'est pas exorbitant : il aurait suffi de rejoindre le troupeau, de bêler à l'unisson, de prendre garde aux fausses notes. D'ailleurs, les fidèles sont là pour faciliter la tâche : leurs clameurs dévotes étouffent toute question. Il aurait suffi de saisir une paire de ces œillères généreusement offertes et de les arborer. Il aurait été submergé par la paix que procure la cécité. Il aurait suffi d'emprunter la pente douce de l'abdication, du renoncement à l'exercice de l'intelligence. Boualem aurait conquis, au moindre effort, la paix d'ici et,

qui sait ? peut-être la paix de l'au-delà. La chaleur du troupeau sécurise, accuse les traits des évidences, prémunit contre les morsures glacées du doute. Elle balise le parcours ; elle donne l'illusion du droit chemin, celui qui mène, dans un bruyant et fruste attroupement, vers le paradis des bornés. La brebis qui s'écarte du troupeau contracte immédiatement la gale. Elle est passible des rebuffades, de l'imagerie de la souffrance, de la rhétorique imprécatoire que le dogme mobilise pour punir l'intelligence et dérouter ses questionnements.

Aujourd'hui, tristes références. La dévotion comme norme de grandeur. La foi : désert de pierres ; reg au visage écorchant. Boualem Yekker est un homme égaré entre ce désert de la foi et le paradis des livres. Les livres, ses vieux compagnons, la puissance salvatrice du rêve et de l'intelligence assemblés !

A l'heure qu'il est, ils ont déjà brûlé tous ses livres en un incendie exorcisant. Ils ont compris le danger des mots, de tous les mots qu'ils n'arrivent pas à domestiquer et à anesthésier. Car les mots, mis bout à bout, portent le doute, le changement. Il ne faut surtout pas que les mots entretiennent l'utopie d'une autre forme de vérité, de chemins insoupçonnés, d'un autre lieu de la pensée. On ne se défait pas facilement de l'utopie : c'est un acide qui creuse, dans l'opacité du dogme, des trous où se loge la controverse, où prolifèrent les questions. Ceux qui, défiant l'injonction, s'agrippent aux mots incontrôlés, doivent être mis hors d'état de nuire. Par le bâillonnement, la liquidation si nécessaire. Car le monde appartient désormais aux thérapeutes de l'esprit ; la ville retentit de leurs oraisons et de leur pas cadencé.

La ville aux multiples irisures qui jadis dansait sur l'écume, adolescente nimbée d'une robe d'azur et de soleil, est un champ d'épines implacables. La beauté, fleur décapitée. L'amour gisant, arbre mort. Le chant contraint à l'exil.

Sur la mer que le couchant incendie, un friselis parcourt les eaux, réveillant à leur surface des reptiles mordorés. Solennité crépusculaire. Le monde semble marquer une halte pour contempler avec gravité les funérailles du soleil. L'air s'est adouci, chargé de tendresse et d'une tristesse qui noue la gorge. Moment d'enchantement et de nostalgie où remontent les images et les sensations impérissables qui sont le rythme même du temps et de la rémission universelle. Chaque chose semble livrer ce qu'elle recèle de plus doux et de plus conciliant afin de rendre plus

supportable la nuit qui va tout effacer et tout ensevelir. Tout autour de Boualem, les oiseaux entament leur palabre crépusculaire et leurs chamailleries. Ils élèvent une bruyante protestation contre ce décret chaque soir renouvelé qui va tantôt les bâillonner. L'un des jeux préférés de Boualem, il y a bien longtemps, était de deviner, dans la nuit étalée sur la ville, l'emplacement exact de telle bâtisse, de telle institution ou de tel jardin public.

On n'a pas encore chassé de ce pays la douce tristesse léguée par chaque jour qui nous abandonne. Mais le cours du temps s'est comme affolé, et il est difficile de jurer du visage du lendemain.

Le printemps reviendra-t-il ?

ISBN 2-02-036710-6
© Éditions du Seuil, juin 1999
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Participant d’une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d’accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu’alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l’exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d’un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l’exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782021247459) le 15 septembre 2015.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l’éditeur du livre original, qui dispose d’une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l’Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.